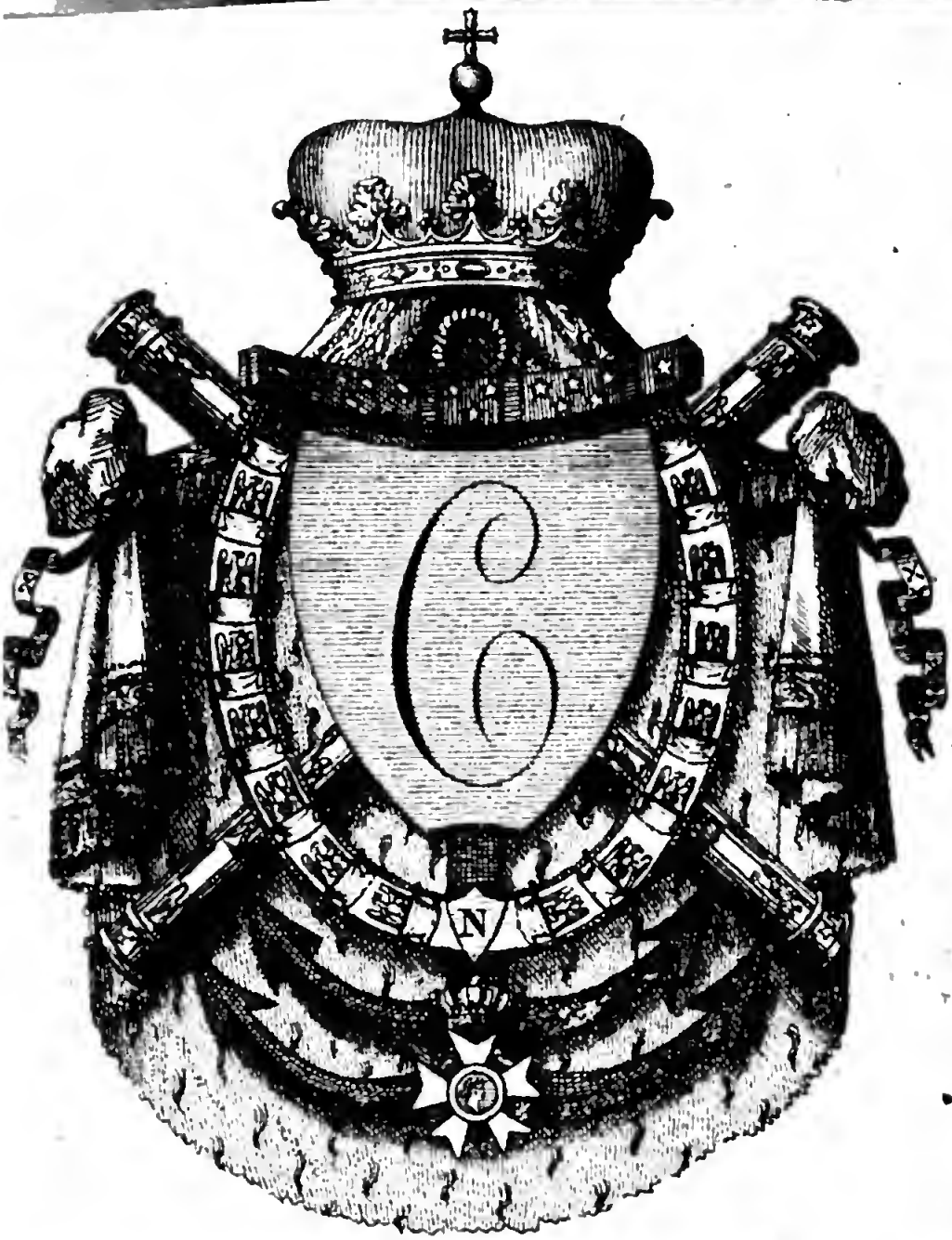


~~2 Exhibits~~
4. 1. 2.
10h664

6-5463-14

PALATINA 56.19(1-2

COLLECTION

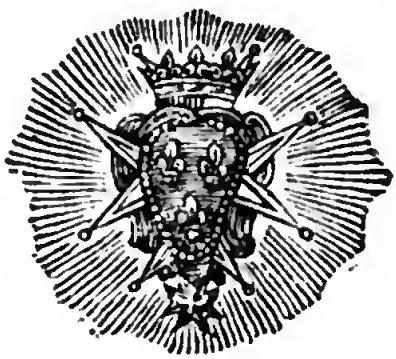
DES

MORALISTES MODERNES.

590800

PENSÉES
ET RÉFLEXIONS
EXTRAITES
DE PASCAL,
SUR
LA RELIGION ET LA MORALE.

TOME PREMIER.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR.

Chez ROYEZ, Libraire, quai des Augustins.
M. DCC. LXXXV.

A MONSIEUR,

FRÈRE DU ROI.

MONSEIGNEUR,

PASCAL, ce génie sublime et peut-être unique dans les sciences, étoit l'esprit le plus docile, le plus simple dans les choses de la foi.

SI ce grand homme, dont l'enfance étonnante fut un prodige dans l'ordre

moral, renaissoit aujourd'hui, il gémiroit sans doute, MONSEIGNEUR, *en observant les progrès affligeans que l'incrédulité a faits dans sa patrie, depuis son tems jusqu'au nôtre.*

MAIS bientôt sa piété consolée, espéreroit des jours plus heureux, en voyant le règne des mœurs et de la vertu commencé avec celui de LOUIS XVI, *et le frère de cet auguste Prince, secondant ses pieux desseins, aimant la Religion comme lui, l'honorant par ses exemples, et protégeant de tout son pouvoir les ministres & les défenseurs d'un culte, qui fait, depuis tant de*

siècles, la gloire et la force de l'Empire François.

PENDANT les dernières années de sa vie, MONSEIGNEUR, Pascal avoit tourné toutes ses études du côté de la Religion. Il méditoit un ouvrage, où il se proposoit de porter jusqu'à la démonstration, la vérité du Chriſtianisme, qu'il regardoit, avec raison, comme le chef-d'œuvre de la sagesse divine et le plus beau présent du Ciel. Mais il n'en a laissé que l'esquisse et les premiers germes.

FAIRE paroître le choix de ses pensées et de ses maximes sous les

auſpices de MONSIEUR, *c'est leur donner une nouvelle vie, et consacrer à la mémoire de cet immortel écrivain, le monument le plus digne de lui.*

JE suis, avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE MONSIEUR,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,
DUCREUX,
Chanoine honoraire de l'Eglise d'Auxerre.

AVERTISSEMENT.

La collection des Moralistes modernes seroit incomplette, si l'on ne voyoit point Pascal au nombre de ceux-ci, dans le rang distingué que son mérite lui assure, et que l'estime générale lui a marqué. On seroit surpris de ne l'y pas trouver, on auroit même droit de s'en plaindre.

L'idée de rassembler, sous une forme agréable et portative, ce que les Sages de tous les tems et de toutes les nations, ont écrit de plus précieux sur les principes de la morale et les devoirs de

l'homme, s'est présentée sous un point de vue trop avantageux et trop séduisant, pour n'être pas accueillie avec le plus vif empressement.

L'homme de lettres qui a conçu le premier cet utile projet, et qui en a commencé le premier l'exécution, a rendu un service essentiel à la littérature et à la société. Il a dû compter sur la reconnoissance de tous les gens de bien, qui gémissent sur les ravages que cause parmi nous l'égoïsme, ce destructeur impitoyable de tous les sentimens naturels et de tous les germes de la vertu.

Il a même dû s'attendre que son zèle auroit des imitateurs, et qu'on se feroit une gloire de concourir avec lui au louable dessein d'offrir à toutes les classes des citoyens, et principalement à la jeunesse, un remède que l'état actuel de nos mœurs, et le progrès des nouvelles doctrines qui en ébranlent les fondemens, rendent plus néceſſaire que jamais.

C'eſt dans la vue, non de le prévenir, et moins encore de le rivaliser, mais uniquement pour le seconder, que nous nous sommes chargés d'une portion de son

travail, qu'il auroit sans doute fait quelque jour, et, à coup sûr, beaucoup mieux que nous. Heureux, si nous n'avons pas à nous répentir d'avoir osé marcher sur ses traces !

Nous espérons qu'on nous saura gré, de nous être occupé à extraire ce qu'il y a de plus exquis, de plus saillant, et de plus approfondi dans les Pensées du célèbre Pascal, et à les rédiger dans un meilleur ordre. Nous croyons que cet ordre est celui où il les auroit mises lui-même, s'il les eût destinées au public. Mais ce grand homme, arrivé si

rapidement à la maturité du génie, fut enlevé trop tôt aux Sciences et à la Religion, pour avoir pu lier ensemble et soumettre à un plan méthodique, des idées qui n'étoient pour lui que de simples apperçus, qu'il se proposoit de remanier et d'étendre, lorsque le moment d'en faire usage seroit arrivé.

Nous avons comparé les éditions les plus exactes, avec quelques manuscrits qui se sont conservés ; et ce rapprochement nous a fourni des variantes, dont nous avons profité pour donner au texte plus de suite et de pureté,

dans plusieurs endroits où il nous a semblé que le sens laissoit quelque chose à desirer. Nous en prévenons, afin qu'on ne soit pas surpris d'appercevoir des différences quelquefois assez marquées, quoique rares, entre la leçon que nous avons préférée, et celle que la plupart des éditeurs précédens ont suivie.

INTRODUCTION.

QUE Blaise Pascal, né à Clermont en 1623, ait été un des plus étonnans génies qu'on ait vu paroître dans ce beau siècle de la littérature françoise, qui a tant produit de grands hommes en tout genre, c'est un fait attesté par ses connoissances précoces et ses découvertes extraordinaires, dont les savans ne parlent encore aujourd'hui qu'avec admiration. Qu'il ait été l'un des écrivains les plus élégans et les plus agréables de cette heureuse époque, si féconde en chefs-d'œuvre, c'est un autre fait dont on acquiert tous les jours de nouvelles preuves, en relisant, toujours avec un nouveau plaisir, les célèbres Provinciales, écrites depuis cent trente ans, et où

l'on ne trouve pas un mot, pas une tournure de phrase, qui se ressente des altérations et des nouvelles formes que le tems introduit nécessairement dans les langues vivantes.

Mais nous ne le considérons pas ici par rapport à la gloire dont il jouit comme géomètre et comme physicien, ni même comme auteur de ces lettres inimitables, que Bossuet auroit voulu avoir faites, s'il n'eût pas fait ses propres ouvrages. C'est comme l'un des plus profonds moralistes que nous l'envisageons; et nous ne craignons pas d'assurer que dans cette carrière, non plus que dans les autres où il s'est engagé, il n'a laissé personne marcher avant lui. Ce mérite de Pascal, a été senti par tous ceux qui ont étudié

dans les Pensées qui nous restent de lui, sur la Religion et ses caractères divins, le plan du grand ouvrage qu'il méditoit, pour démontrer à tous les mécréans, la sainteté, la certitude et la sublimité du christianisme, quoique ces morceaux détachés et sans liaison, n'en présentent qu'une légère esquisse. Nous avons pour garant de notre façon de penser à cet égard, une autorité bien respectable et bien sûre; c'est celle de l'immortel d'Aguesseau. » M. Pascal, dit ce grand magistrat, plus capable que tout autre d'apprécier celui dont il parle, » M. Pascal joi- » gnoit à une piété éminente, tous les » talens de l'esprit les plus rares..... » Moraliste sublime, personne n'a » mieux que lui fait connoître la gran- » deur et la foiblesse de l'homme, ses

» égaremens et ses ressources. . . . . »
» Ses pensées qui nous ont été trans-
» mises, et qu'il n'écrivoit qu'à mesure
» qu'elles se présentoient à son esprit,
» n'en sont pas moins une source abon-
» dante, où tant d'auteurs ont puisé
» les plus belles et les plus solides ré-
» flexions sur la Religion. On peut les
» regarder comme les matériaux d'un
» grand édifice, qu'il auroit porté dans
» la suite à sa perfection. « Il en au-
roit résulté le traité le plus complet et le plus convaincant qui puisse être conçu, pour établir invinciblement contre toutes les sectes et toutes les classes d'incrédules, la vérité et la divinité de la Religion chrétienne.

Personne, avant Pascal, n'avoit fait une étude aussi particulière de

l'homme, considéré en lui-même et dans ses rapports avec Dieu. Il a sondé tous les replis du cœur humain; il est descendu jusqu'au fond de cet abîme, sur lequel tous les anciens philosophes n'avoient osé fixer leurs regards. Il voit dans l'homme, tel qu'il est aujourd'hui, les traces encore subsistantes de sa grandeur primitive, les preuves trop sensibles de sa dégradation; ce qu'il conserve encore de son premier état, ce qu'il en a perdu, ce qu'il en peut recouvrer dès cette vie, et le parfait rétablissement qui lui est promis dans la vie future; sa haute destination, ses besoins; les plaies de son ame, et le remède préparé à ses maux. Ces méditations profondes et sublimes, le conduisent aux sources de la vraie morale; il les trouve dans

la doctrine de J. C., et il ne pouvoit les trouver ailleurs. Tel est son but, et cette idée générale peut être regardée comme l'abrégé de ses Pensées.

Ceux qui les ont recueillies ont fait à l'église, aux vrais chrétiens, et même à la littérature, un présent qui mérite la plus sincère reconnoissance. Mais nous pensons qu'ils y auroient mis plus d'ordre et de correction, s'ils se fussent pénétrés davantage des vues et du dessein de l'auteur. » Il » vouloit, dit le savant Editeur des » Œuvres de d'Aguesseau, aller à l'es- » prit par le cœur, et prouver Dieu en » le faisant sentir. *La foi parfaite*, di- » soit-il, *c'est Dieu sensible au cœur.* » C'est à cette voix secrette, que l'on » ne peut entièrement étouffer, qu'il » vouloit rappeler l'homme. Il devoit

» se servir de ce maître intérieur, pour » le convaincre des contrariétés éton- » nantes qu'il porte en lui, pour lui » faire sentir sa grandeur et sa bas- » sesse, par l'élévation de ses pensées, » l'étendue de ses desirs, et les mi- » sères inséparables de son ignorance » et de ses passions. « Voilà bien clai- rement les vues et le dessein de Pas- cal ; et quoiqu'il ait jeté ses idées au hasard, selon que son esprit en étoit frappé, on apperçoit cependant, par une lecture réfléchie, qu'elles ont des rapports marqués entre elles, et avec le plan raisonné de l'ouvrage dont il étoit sans cesse occupé. Mais il semble que tous les éditeurs de ses Pensées, n'ont point vu cette liaison qui n'existe pas sensiblement dans les détails, mais qui tient au fil secret des choses.

Cet ordre que Pascal avoit certainement dans l'esprit, et qu'il ne perdoit pas de vue en jetant ses pensées sur le papier qui lui tomboit sous la main ; cet ordre très-réel, quoique peu marqué, nous avons tâché de le rétablir, en tenant toujours nos regards fixés sur son plan, et attentifs à suivre la chaîne de ses idées principales. Par là nous croyons y avoir mis une gradation, une méthode, un système suivi, et une sorte d'ensemble, qui n'avoient pas été sentis jusqu'à présent. Il y a des longueurs que nous avons retranchées, des vides que nous avons remplis en rapprochant les idées que l'analogie nous a montrées comme dépendantes les unes des autres; des impropriétés dans les termes, qui donnent à certaines

propositions une apparence de fausseté, que nous avons rétablies d'après le sens naturel et direct de l'auteur; enfin, des pensées incomplettes ou tronquées, que nous nous sommes permis de supprimer. Par ce travail, nous espérons que les Pensées de Pascal, telles que nous les avons extraites et ordonnées, se présenteront à l'esprit des lecteurs sous une forme nouvelle, c'est-à-dire, moins décousues, moins disparates, plus suivies, plus conséquentes, et qu'ainsi rendues plus fortes, plus lumineuses, elles deviendront plus utiles.

Nous terminerons cette introduction, où nous n'avons dit que ce qu'il falloit, par la traduction d'un éloge court et saillant de Pascal, que Ni-

cole, cet autre moraliste si célèbre, a consacré à la mémoire de son illustre ami, dans la langue de Cicéron et de Térence, qu'il écrivoit d'une manière si parfaite.

» Quoique la plupart des savans » aient parlé avec admiration du génie » de Pascal, peu d'entre eux ont » connu quelles étoient sa force et » son élévation. Ce n'est pas en effet » par l'étendue de son érudition et de » son travail qu'on doit l'apprécier ; » cette gloire est commune à tous les » savans ; mais elle ne caractérise pas » celui qui étoit plutôt né pour inven- » ter les sciences que pour les ap- » prendre, et qui tiroit de son propre » fonds, ce que les autres vont puiser » dans les monumens de l'antiquité.

» Sa mémoire étoit prodigieuse ;
» mais c'étoit celle des choses et non
» des mots, tellement que, sans vou-
» loir se vanter, il avouoit qu'il n'avoit
» jamais oublié ce que sa raison avoit
» une fois saisi. Le mérite et l'excel-
» lence de Pascal, étoient donc uni-
» quement dans son génie ; et ce génie
» étoit si vaste, si lumineux, si péné-
» trant, qu'il n'eut jamais d'égal. On
» découvroit en lui une sagacité si
» prompte et si vive à saisir, du
» premier coup-d'œil, le secret des
» choses les plus cachées, jointe à un
» sentiment de la vérité si exquis,
» qu'elle sembloit être pour lui seul
» d'un accès aussi facile, qu'elle paroît
» se dérober davantage aux regards
» des autres. Delà cette éloquence
» animée et pleine de chaleur qu'il

» mettoit dans ses discours et dans ses
» écrits, non par effort, mais par
» l'énergie et la lumière de la vérité,
» par ces expressions vives et cette
» abondance d'idées, qui, coulant
» comme de source, annonçoient plu-
» tôt la fécondité d'un naturel heureux,
» que les moyens de l'art.

» Ce n'est pas néanmoins qu'il mé-
» connût les préceptes de l'art, non
» ceux qu'on trouve dans les livres,
» mais ceux qu'il s'étoit fait lui-même,
» et qu'il avoit tirés du sein même de
» la nature, préceptes plus vrais et plus
» approfondis, dont il se servoit si
» heureusement pour juger ses propres
» écrits et ceux des autres; ensorte
» que, lorsqu'il lui étoit permis de
» jeter un œil sévère sur les ouvrages

» qui passoient pour les plus élégans,
» il y faisoit remarquer tant de défauts,
» qu'on se rendoit toujours à son opi-
» nion, quoiqu'on en fût quelquefois
» blessé. Mais cette sévérité qu'il exer-
» çoit rarement sur les productions
» d'autrui, il la portoit sur ses propres
» écrits, tellement qu'il recommençoit
» jusqu'à six et dix fois des ouvrages,
» où l'on avoit cru voir d'abord le
» sceau de la perfection; il résultoit
» delà qu'il tiroit de son génie fécond
» des pensées plus belles et plus bril-
» lantes que les premières.

» Ayant appris sans maître, ou,
» pour mieux dire, inventé, dans son
» enfance, la géométrie et les autres
» parties des mathématiques, et dans
» son adolescence, ayant déja sur-

» passé les plus grands maîtres, il
» auroit pu marcher du même pas
» dans la physique, si, jeune encore,
» il n'avoit pas senti le vide des scien-
» ces profanes, et s'il ne les eût pas
» abandonnées pour se livrer tout en-
» tier à l'étude de la religion et de la
» morale, qu'il regardoit comme seule
» digne du chrétien, et même de
» l'homme. Dans cette étude, il ne
» chercha ni l'ostentation du savoir,
» ni le plaisir de la curiosité, mais la
» règle des mœurs et l'aliment de la
» charité. Il fut si assidu à lire et à mé-
» diter les divines écritures, qu'il les
» savoit presque toutes entières par
» cœur; et l'amour de la religion, pro-
» fondément imprimé dans son ame,
» sembloit donner de la vigueur à son
» corps foible et exténué. Uniquement

» occupé de ce grand objet, sa vie étoit
» la fidèle expression de ses sentimens;
» et ses mœurs, que la nature avoit
» faites si douces, devinrent parfaite-
» ment chrétiennes par la salutaire
» influence de la grace.

» Quoiqu'il eût renoncé aux lettres
» humaines dès l'âge de vingt-cinq ans,
» et qu'il en ait encore passé quinze
» depuis cette époque, à peine put-il
» compter trois années d'une santé
» supportable, dans tout cet espace
» de sa vie. Il les employa sans réserve
» à des productions, qui, sans porter
» aucun nom d'auteur, lui furent ce-
» pendant attribuées par le concert
» unanime des savans, parce qu'elles
» ont l'empreinte d'un caractère ini-
» mitable qui n'appartient qu'à lui. Il

» méditoit un travail plus important
» pour la gloire de la religion, lors-
» qu'il fut enlevé par une mort préma-
» turée, à l'âge de quarante ans, lais-
» sant des regrets éternels à tous les
» gens de bien. «

N. B. Le texte latin se trouve dans la nouvelle édition des Œuvres de Pascal, pages 121, 122 et 123.

TABLE
DES PENSÉES.

TOME I.

§. I. *Connoissance générale de l'homme.* pag. 1
§. II. *Grandeur de l'homme.* 12
§. III. *Vanité de l'homme.* 21
§. IV. *Foiblesse de l'homme.* 32
§. V. *Misère de l'homme.* 48
§. VI. *Contrariétés qui sont dans l'homme.* 75
§. VII. *Injustice et corruption de l'homme.* 96
§. VIII. *Caractères de la véritable religion.* 104

§. IX. *Usage de la raison.* 141
§. X. *Pensées d'un homme qui commence à lire l'Ecriture.* 151
§. XI. *Les Juifs.* 168

TOME II.

§. XII. *Mélange de lumière et d'obscurité.* pag. 1
§. XIII. *Moïse, la Loi, les Figures.* 14
§. XIV. *Jésus-Christ.* 30
§. XV. *Les miracles.* 67
§. XVI. *Folie et déraison de l'incrédulité.* 88
§. XVII. *Inconséquence de ceux qui ne croient pas.* 111
§. XVIII. *Pensées diverses.* 137

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un manuscrit intitulé : *Pensées et Réflexions extraites de Pascal, sur la Religion et la Morale.* Je n'ai trouvé, dans cet Extrait, rien qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris, ce 12 mars 1785.

LE CHEVALIER,
Censeur royal.

PERMISSION.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre

amé le Sieur ROYEZ, Libraire, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public, *Les Penſées de Paſcal*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de cinq années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & à l'Arrêt de notre Conſeil du 30 Août 1777, à peine de déchéance de la préſente Permiſſion; qu'avant que de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de

France, le ſieur HUE DE MIROMESNIL, Commandeur de nos Ordres ; qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMESNIL, le tout à peine de nullité des Préſentes ; du contenu deſquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayant cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à Paris le troiſième jour du mois d'août, l'an de grâce mil ſept cent quatre vingt-cinq, & de notre règne le douzième. Par le Roi, en ſon Conſeil.

Signé LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 176, fol. 399, conformément aux diſpoſitions énoncées dans la pré-

ſente Permiſſion ; & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf exemplaires preſcrits par l'Arrêt du Conſeil d'État du 16 avril 1785. A Paris, le vingt-ſix Août 1784.

LE CLERC, Syndic.

PENSÉES
ET MAXIMES
EXTRAITES
DE PASCAL.

§. I.

Connoissance générale de l'Homme.

I.

LA première chose qui s'offre à l'homme, quand il se regarde, c'est son corps, c'est-à-dire, une certaine portion de matière qui lui est propre. Mais pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout ce qui

est au dessus de lui, et tout ce qui est au dessous, afin de connoître ses justes bornes.

II.

QU'IL ne s'attache donc pas à regarder simplement les objets qui l'environnent; qu'il contemple la nature entière, dans sa haute et pleine majesté; qu'il considère cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers; que la terre lui paroisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit, et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour n'est lui-même qu'un point très-délicat à l'égard de celui que les astres qui

roulent dans le firmament embrassent.

III.

TOUT ce que nous voyons du monde, n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie dont le centre est par-tout, et la circonférence nulle part : enfin, c'est un des plus grands caractères de la toute-puissance de Dieu; que notre imagination se perde dans cette pensée.

IV.

QUE l'homme étant revenu à soi, considère ce qu'il est; qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature; et que, de ce que lui paroîtra ce petit cachot où il se trouve logé, c'est-à-dire, ce monde visible, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes, et soi-même, son juste prix.

V.

QU'EST-CE qu'un homme dans l'infini? Qui peut le comprendre? Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il cherche, dans ce qu'il con-

noît, les choses les plus délicates; qu'un ciron, par exemple, lui offre, dans la petitesse de son corps, des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du sang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes; que divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces et ses conceptions; et que le dernier objet où il peut arriver soit maintenant celui de notre discours; il pensera peut-être que c'est-là l'extrême petitesse de la nature.

VI.

MAIS je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau. Je veux lui peindre non-seulement l'univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immensité de la nature, dans l'enceinte de cet atome imperceptible; qu'il y voie une infinité de mondes, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible: dans cette terre, des animaux; et enfin, des cirons, dans lesquels il retrouvera tout ce que les premiers lui ont fait voir, trouvant encore dans ceux-ci les mêmes choses

sans fin et sans terme. Qu'il se perde dans ces merveilles aussi étonnantes par leur petitesse, que les autres par leur étendue.

VII.

QUI se considérera de la sorte, s'effrayera sans doute de se voir comme suspendu dans la masse que la nature lui a donnée, entre ces deux abîmes de l'infini et du néant, dont il est également éloigné. Il tremblera dans la vue de ces merveilles; et je crois que sa curiosité, se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence, qu'à les rechercher avec présomption.

VIII.

QU'EST-CE que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout: il est infiniment éloigné des deux extrêmes, et son être n'est pas moins distant du néant d'où il est tiré, que de l'infini où il est englouti.

IX.

L'INTELLIGENCE de l'homme tient, dans l'ordre des choses intelligibles, le même rang que son corps dans l'étendue de la nature, et tout ce qu'elle peut faire, est d'appercevoir quelque apparence du milieu des choses,

dans un désespoir éternel, d'en connoître ni le principe, ni la fin. L'auteur de ces merveilles les comprend; nul autre ne le peut faire.

X.

Nos sens n'apperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit nous assourdit; trop de lumière nous éblouit; trop de distance et trop de proximité empêchent la vue; trop de longueur et trop de briéveté obscurcissent un discours; trop de plaisir incommode; trop de consonnances déplaisent. Nous ne sentons ni l'extrême chaud, ni l'extrême froid. Les qualités excessives

nous sont ennemies, et non pas sensibles. Nous ne les sentons plus, nous les souffrons. Trop de jeunesse et trop de vieillesse empêchent l'esprit; trop et trop peu de nourriture troublent ses actions; trop et trop peu d'instructions l'abêtissent. Les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étoient pas, et nous ne sommes point à leur égard: elles nous échappent, ou nous à elles.

XI.

VOILA notre état véritable. C'est ce qui resserre nos connoissances en de certaines bornes, que nous ne passons pas; incapa-

bles de savoir tout, et d'ignorer tout absolument. Nous sommes sur un milieu vaste. Toujours incertains et flottans entre l'ignorance et la connoissance : c'est notre condition naturelle, et toutefois la plus contraire à notre inclination. Nous brûlons du desir d'approfondir tout, et d'édifier une tour qui s'élève jusqu'à l'infini. Mais tout notre édifice écroule, et la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes.

§. II.

Grandeur de l'Homme.

I.

JE puis bien concevoir un homme sans mains, sans pieds, et je le concevrois même sans tête, si l'expérience ne m'apprenoit que c'est par-là qu'il pense. C'est donc la pensée qui fait l'être de l'homme, et sans quoi on ne le peut concevoir.

II.

QU'EST-CE qui sent du plaisir en

en nous ? Est-ce la main ? Est-ce le bras ? Est-ce la chair ? Est-ce le sang ? On verra qu'il faut que ce soit quelque chose d'immatériel.

III.

L'HOMME est si grand, que sa grandeur paroît même en ce qu'il se connoît misérable. Un arbre ne se connoît pas misérable. Il est vrai que c'est être misérable, que de se connoître misérable ; mais c'est aussi être grand que de connoître qu'on est misérable. Ainsi toutes ses misères prouvent sa grandeur. Ce sont misères de grand seigneur, misères d'un roi dépossédé.

IV.

QUI se trouve malheureux de n'être pas roi, sinon un roi dépossédé ? Trouvoit-on Paul-Emile malheureux de n'être plus consul ? Au contraire, tout le monde trouvoit qu'il étoit heureux de l'avoir été ; parce que sa condition n'étoit pas de l'être toujours. Mais on trouvoit Persée si malheureux de n'être plus roi, parce que sa condition étoit de l'être toujours, qu'on trouve étrange qu'il put supporter la vie. Qui se trouve malheureux de n'avoir qu'une bouche ? et qui ne se trouve pas malheureux de n'avoir qu'un œil ? On

ne s'est peut-être jamais avisé de s'affliger d[illegible]'avoir pas trois yeux ; mais [illegible]est inconsolable de n'en avoir qu'un.

V.

NOUS avons une si grande idée de l'ame de l'homme, que nous ne pouvons souffrir d'en être méprisés, et de n'être pas aussi avantageusement dans la raison de l'homme. C'est la plus belle place du monde ; rien ne le peut détourner de ce desir, et c'est la qualité la plus ineffaçable du cœur.

VI.

SI d'un côté cette fausse gloire

que les hommes cherchent, est une grande marque de leur misère et de leur bassesse, c'en est une aussi de leur excellence; car quelques possessions qu'il ait sur la terre, de quelque santé et commodité essentielle qu'il jouisse, il n'est pas satisfait, s'il n'est dans l'estime des hommes. Il estime si grande la raison de l'homme, que quelque avantage qu'il ait dans le monde, il se croit malheureux, s'il n'est placé dans l'estime d'une ame, et toute la félicité des hommes consiste dans cette estime.

VII.

L'HOMME n'est qu'un roseau

le plus foible de la nature ; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraseroit, l'homme seroit encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt ; et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien.

VIII.

AINSI, toute notre dignité consiste dans la pensée : c'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace et de la durée. Travaillons donc à bien penser : voilà le principe de la morale.

IX.

Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur. Il est encore dangereux de lui faire trop voir sa grandeur sans sa bassesse : il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'une et l'autre ; mais il est très-avantageux de lui représenter l'une et l'autre.

X.

QUE l'homme donc s'estime son prix. Qu'il s'aime ; car il y a en lui un nature capable de bien ; qu'il n'aime pas pour cela les bassesses qui y sont. Qu'il se

méprise, parce que cette capacité est vide ; mais qu'il ne méprise pas pour cela cette capacité naturelle. Qu'il se haïsse, et qu'il s'aime : il a en lui la capacité de connoître la vérité, et d'être heureux ; mais il n'a point de vérité constante ou satisfaisante.

XI.

JE voudrois donc porter l'homme à desirer d'en trouver, à être prêt et dégagé des passions pour la suivre où il la trouvera ; et sachant combien la connoissance de la vérité s'est obscurcie par les passions, je voudrois qu'il haît en lui la concupiscence,

afin qu'elle ne l'aveuglât point en faisant son choix, et qu'elle ne l'arrêtât point quand il aura choisi.

§. III.

Vanité de l'Homme.

1.

NOUS ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous, et dans notre propre être : nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire ; et nous nous efforçons pour cela de paroître. Nous travaillons nécessairement à embellir et conserver cet être imaginaire, et négligeons le véritable ; et si nous avons, ou la tranquillité,

ou la générosité, ou la fidélité, nous nous empressons de le faire savoir, afin d'attacher ces vertus à cet être d'imagination. Grande marque du néant de notre propre être, de n'être pas satisfaits de l'un sans l'autre, et de renoncer souvent à l'un pour l'autre ! Car, qui ne mourroit pas pour conserver son honneur, celui-là seroit infâme.

II.

LA douceur de la gloire est si grande, qu'à quelque chose qu'on l'attache, même à la mort, on l'aime.

III.

L'ORGUEIL contrepèse toutes

nos misères. Car ou il les cache ; ou, s'il les découvre, il se glorifie de les connoître.

IV.

L'ORGUEIL nous tient lieu d'une possession si naturelle, au milieu de nos misères et de nos erreurs, que nous perdons même la vie avec joie, pourvu qu'on en parle.

V.

LA vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme, qu'un goujat, un marmiton, un crocheteur, se vante et veut avoir ses admirateurs ; et les philosophes même en veulent. Ceux qui écrivent contre la gloire, veulent avoir

la gloire d'avoir bien écrit ; et ceux qui le lisent, veulent avoir la gloire de l'avoir lu; et moi qui écris ceci, j'ai peut-être cette envie ; et peut-être que ceux qui le liront, l'auront aussi.

VI.

MALGRÉ la vue de toutes nos misères, qui nous touchent, et qui nous tiennent à la gorge, nous avons un instinct que nous ne pouvons réprimer, et qui nous élève.

VII.

NOUS sommes si présomptueux, que nous voudrions être connus de toute la terre, et même des gens qui viendront quand nous

nous ne serons plus ; et nous sommes si vains, que l'estime de cinq ou six personnes qui nous environnent, nous amuse et nous contente.

VIII.

LA chose la plus importante à la vie, c'est le choix d'un métier. Le hasard en dispose. La coutume fait les maçons, les soldats, les couvreurs. C'est un excellent couvreur, dit-on; et, en parlant des soldats, ils sont bien fous, dit-on. Et les autres au contraire : il n'y a rien de grand que la guerre, et le reste des hommes sont des coquins. A force d'ouir louer en l'enfance

ces métiers, et mépriser tous les autres, on choisit; car naturellement on aime la vertu, et l'on haît l'imprudence. Ces mots nous émeuvent: on ne pèche que dans l'application; et la force de la coutume est si grande, que des pays entiers sont tous de maçons; d'autres, tous de soldats.

IX.

LA curiosité n'est que vanité. Le plus souvent on ne veut savoir les choses, que pour en parler. On ne voyageroit pas sur la mer pour ne jamais en rien dire, et pour le seul plaisir de voir, sans espérance de s'en entretenir jamais avec personne.

X.

ON ne se soucie pas d'être estimé dans les villes où l'on ne fait que passer; mais quand on y doit demeurer un peu de tems, on s'en soucie. Combien de tems faut-il? Un tems proportionné à notre durée vaine et chétive.

XI.

PEU de chose nous console, parce que peu de chose nous afflige.

XII.

NOUS ne nous tenons jamais au présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent, et comme pour le hâter; ou nous rappelons le passé, pour l'arrêter,

comme trop prompt. Nous sommes si imprudens, que nous errons dans les tems qui ne sont pas à nous, et ne pensons point au seul qui nous appartient; et, si vains, que nous songeons à ceux qni ne sont point, et laissons échapper sans réflexion le seul qui subsiste.

XIII.

LE présent d'ordinaire nous blesse. Nous le cachons à notre vue, parce qu'il nous afflige; et s'il nous est agréable, nous regrettons de le voir échapper. Nous tâchons de le soutenir pour l'avenir, et pensons à disposer les choses qui ne sont pas en notre

puissance, pour un tems où nous n'avons aucune assurance d'arriver.

XIV.

QUE chacun examine sa pensée : il la trouvera toujours occupée au passé et à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent, et si nous y pensons, ce n'est que pour disposer l'avenir. Le présent n'est jamais notre bien. Le passé et le présent sont nos moyens ; le seul avenir est notre objet. Ainsi nous ne vivons jamais ; mais nous espérons de vivre ; et nous disposant toujours à être heureux, il est indubitable que nous ne le serons

jamais, si nous n'aspirons à une autre béatitude qu'à celle dont on peut jouir en cette vie.

XV.

NOTRE imagination nous grossit si fort le tems de la vie présente, à force d'y faire des réflexions continuelles, et amoindrit tellement l'éternité, manque d'y faire réflexion, que nous faisons de l'éternité un néant, et du néant une éternité; et tout cela à ses racines si vives en nous, que toute notre raison ne nous en peut défendre.

XVI.

CROMWEL alloit ravager toute la chrétienté; la famille

royale étoit perdue, et la sienne à jamais puissante. Sans un petit grain de sable qui se mit dans son uretère, Rome même alloit trembler. Mais ce petit gravier qui n'étoit rien ailleurs, mis en cet endroit, le voilà mort, sa famille abaissée, et le roi rétabli.

§. IV.

Foiblesse de l'Homme.

I.

CE qui m'étonne le plus, est de voir que tout le monde n'est pas étonné de sa foiblesse. Chacun suit sa condition, non pas parce qu'il est bon en effet de la suivre, mais comme si chacun savoit certainement où est la raison et la justice.

II.

ON se trouve déçu à toute heure, et par une plaisante hu-

milité, on croit que c'est sa faute, et non pas celle de l'art, qu'on se vante toujours d'avoir. Il est bon qu'il y ait beaucoup de ces gens-là au monde ; afin de montrer que l'homme est bien capable des plus extravagantes opinions, puisqu'il est capable de croire qu'il n'est pas dans cette foiblesse naturelle et inévitable, et qu'il est au contraire dans la sagesse naturelle.

III.

LA foiblesse de la raison de l'homme paroît bien davantage en ceux qui ne la connoissent pas, qu'en ceux qui la connoissent.

IV.

SI on est trop jeune, on ne juge pas bien. Si on est trop vieux, de même. Si on n'y songe pas assez, si on y songe trop, on s'entête, et l'on ne peut trouver la vérité.

V.

SI l'on considère son ouvrage incontinent après l'avoir fait, on est encore trop prévenu. Si trop long-tems après, on n'y entre plus.

VI.

IL n'y a qu'un point indivisible qui soit le véritable lieu de voir les tableaux. Les autres sont trop près, trop loin, trop haut,

trop bas. La perspective l'assigne dans l'art de la peinture. Mais, dans la vérité et dans la morale, qui l'assignera ?

VII.

CETTE maitresse d'erreur, que l'on appelle fantaisie et opinion, est d'autant plus foible, qu'elle ne l'est pas toujours ; car elle seroit règle infaillible de vérité, si elle l'étoit infaillible du mensonge. Mais étant le plus souvent fausse, elle ne donne aucune marque de sa qualité, marquant de même caractère le vrai et le faux.

VIII.

CETTE superbe puissance,

ennemie de la raison, qui se plaît à la contrôler et à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choses, a établi dans l'homme une seconde nature. Elle a ses heureux et ses malheureux; ses sains, ses malades, ses riches, ses pauvres, ses fous et ses sages; elle remplit ses hôtes d'une satisfaction beaucoup plus pleine et plus entière que la raison; les habiles par imagination, se plaisent tout autrement en eux-mêmes, que les prudens ne se peuvent raisonblement plaire.

IX.

ELLE ne peut rendre sage les fous;

fous; mais elle les rend contens, à l'envi de la raison, qui ne peut rendre ses amis que misérables. L'une les couvre de gloire; l'autre les couvre de honte.

X.

QUI dispense la réputation? qui donne le respect et la vénération aux personnes, aux ouvrages, aux grands, sinon l'opinion? Combien toutes les richesses de la terre sont-elles insuffisantes sans son consentement!

XI.

L'OPINION dispose de tout. Elle fait la beauté, la justice, et le bonheur, qui est le tout du monde. Je voudrois de bon cœur

voir le livre italien, dont je ne connois que le titre, qui vaut lui seul bien des livres ; *della opinione regina del mundo*. J'y souscris sans le connoître, sauf le mal s'il y en a.

XII.

ON ne voit presque rien de juste ou d'injuste, qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du pôle renversent la jurisprudence. Un méridien décide de la vérité, ou peu d'années de possession. Les lois fondamentales changent. Le droit a ses époques. Plaisante justice qu'une rivière ou une montagne borne ! Vérité

au-deçà des Pyrénées, erreur au-delà.

XIII.

L'ART de bouleverser les états est d'ébranler les coutumes établies, en sondant jusques dans leur source, pour y faire remarquer le défaut d'autorité et de justice. Il faut, dit-on, recourir aux lois fondamentales et primitives de l'état, qu'une coutume injuste a abolies. C'est un jeu sûr pour tout perdre. Rien ne sera juste à cette balance. Cependant le peuple prête l'oreille à ces discours; il secoue le joug, et les grands en profitent à sa ruine, et à celle de ces curieux

examinateurs des coutumes reçues. Mais par un défaut contraire, les hommes croient pouvoir faire avec justice tout ce qui n'est pas sans exemple.

XIV.

LE plus grand philosophe du monde sur une planche plus large qu'il ne faut pour marcher à son ordinaire, s'il y a au dessous un précipice, quoique sa raison le convainque de sa sûreté, son imagination prévaudra. Plusieurs n'en sauroient soutenir la pensée sans pâlir et suer.

XV.

NE diriez-vous pas que ce

magistrat, dont la vieillesse vénérable impose le respect à tout un peuple, se gouverne par une raison pure et sublime, et qu'il juge des choses par leur nature, sans s'arrêter aux vaines circonstances qui ne blessent que l'imagination des foibles? Voyez-le entrer dans la place où il doit rendre la justice. Le voilà prêt à ouir avec une gravité exemplaire. Si l'avocat vient à paroître, et que la nature lui ait donné une voix enrouée et un tour de visage bizarre, que son barbier l'ait mal rasé, et si le hasard l'a encore barbouillé, je parie la perte de la gravité du magistrat.

XVI.

L'ESPRIT du plus grand homme n'est pas si indépendant qu'il ne soit troublé par le moindre tintamare qui se fait autour de lui. Il ne faut pas le bruit d'un canon pour empêcher ses pensées ; il ne faut que le bruit d'une girouette ou d'une poulie. Ne vous étonnez pas s'il ne raisonne pas bien à présent ; une mouche bourdonne à ses oreilles : c'en est assez pour le rendre incapable de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouver la vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec, et trouble cette puissante intelligence qui gou-

verne les villes et les royaumes.

XVII.

LA volonté est un des principaux organes de la créance ; non qu'elle forme la créance, mais parce que les choses paroissent vraies et fausses, selon la face par où on les regarde. La volonté qui se plaît à l'une plus qu'à l'autre, détourne l'esprit de considérer les qualités de celle qu'elle n'aime pas ; et ainsi l'esprit, marchant d'une pièce avec la volonté, s'arrête à regarder la face qu'elle aime, et en jugeant par ce qu'il y voit, il règle insensiblement sa créance, suivant l'inclination de la volonté.

XVIII.

NOUS avons un autre principe d'erreur ; savoir, les maladies. Elles nous gâtent les jugemens et le sens ; et si les grandes l'altèrent sensiblement, je ne doute point que les petites n'y fassent impression à proportion.

XIX.

NOTRE propre intérêt est encore un merveilleux instrument pour nous crever agréablement les yeux. L'affection ou la haine change la justice. En effet, combien un avocat, bien payé par avance, trouve-t-il plus juste la cause qu'il plaide ! Mais par une autre bizarrerie de l'esprit

humain, j'en sais qui, pour ne pas tomber dans cette erreur, ont été les plus injustes du monde à contrebiais. Le moyen sûr de perdre une affaire toute juste, étoit de la leur faire recommander par leurs proches parens.

XX.

L'IMAGINATION grossit souvent les plus petits objets par une estimation fantastique, jusques à en remplir notre ame ; et, par un effet contraire, elle amoindrit les plus grands jusqu'à notre mesure.

XXI.

LES impressions anciennes ne sont pas seules capables de nous

abuser. Les charmes de la nouveauté ont le même pouvoir : delà viennent toutes les disputes des hommes, qui se reprochent ou de suivre les fausses impressions de leur enfance, ou de courir témérairement après les nouvelles.

XXII.

L'HOMME n'est donc qu'un sujet plein d'erreurs ineffaçables, sans la grace. Rien ne lui montre la vérité ; tout l'abuse. Les deux principes de vérité, la raison et les sens, outre qu'ils manquent souvent de sincérité, s'abusent réciproquement l'un l'autre. Les sens abusent la raison par de

fausses apparences ; et cette même piperie qu'ils lui apportent, ils la reçoivent d'elle à leur tour ; elle s'en revanche. Les passions de l'ame troublent les sens, et leur font des impressions fâcheuses. Ils mentent et se trompent à l'envi.

§. V.

Misère de l'Homme.

I.

RIEN n'est plus capable de nous faire entrer dans la connoissance de la misère des hommes, que de considérer la cause véritable de l'agitation perpétuelle dans laquelle ils passent toute leur vie.

II.

L'AME est jetée dans le corps pour y faire un séjour de peu de durée :

durée : elle sait que ce n'est qu'un passage à un voyage éternel, et qu'elle n'a que le peu de tems que dure la vie pour s'y préparer. Les nécessités de la nature lui en ravissent une très-grande partie : il ne lui en reste que très-peu, dont elle puisse disposer. Mais ce peu qui lui reste l'incommode si fort, et l'embarrasse si étrangement, qu'elle ne songe qu'à le perdre. Ce lui est une peine insupportable d'être obligée de vivre avec soi et de penser à soi. Ainsi, tout son soin est de s'oublier soi-même, et de laisser couler ce tems si court et si précieux sans réflexion, en

s'occupant des choses qui l'empêchent d'y penser. C'est l'origine de toutes les occupations tumultueuses des hommes, et de tout ce qu'on appelle divertissemens ou passe-tems, dans lesquels on n'a en effet pour but que d'y laisser passer le tems sans le sentir, ou plutôt sans se sentir soi-même, et d'éviter, en perdant cette partie de la vie, l'amertume et le dégoût intérieur qui accompagneroient nécessairement l'attention que l'on feroit sur soi-même durant ce tems-là.

III.

L'AME ne trouve rien en elle qui la contente. Elle n'y voit rien

qui ne l'afflige, quand elle y pense. C'est ce qui la contraint de se répandre au dehors, et de chercher dans l'application aux choses extérieures, à perdre le souvenir de son état véritable. Sa joie consiste dans cet oubli, et il suffit, pour la rendre misérable, de l'obliger de se voir, et d'être avec soi.

IV.

On charge les hommes dès l'enfance, du soin de leur honneur, de leurs biens, et même du bien et de l'honneur de leurs parens et de leurs amis. On les accable de l'étude des langues, des sciences, des exercices et des

arts. On les accable d'affaires: on leur fait entendre qu'ils ne sauroient être heureux, s'ils ne font ensorte, par leur industrie et par leurs soins, que leur fortune s'établisse. Voilà, direz-vous, une étrange manière de les rendre heureux! que pourroit-on faire de mieux pour les rendre malheureux? Demandez-vous ce qu'on pourroit faire? il ne faudroit que leur ôter tous ces soins; car alors ils se verroient, et ils penseroient à eux-mêmes, et c'est ce qui leur est insupportable. Aussi, après s'être chargés de tant d'embarras, s'ils ont quelque tems de relâche, ils

tâchent encore de le perdre à quelque divertissement qui les occupe tout entiers, et les dérobe à eux-mêmes.

V.

QUAND je me suis mis à considérer les diverses agitations des hommes, les périls et les peines où ils s'exposent à la cour, à la guerre, dans la poursuite de leurs prétentions ambitieuses, d'où naissent tant de querelles, de passions, et d'entreprises périlleuses et funestes, j'ai souvent dit que tout le malheur des hommes vient de ne savoir pas se tenir en repos.

VI.

UN homme qui a assez de bien pour vivre, s'il savoit demeurer chez soi, n'en sortiroit pas pour aller sur la mer, ou au siége d'une place; et si on ne cherchoit simplement qu'à vivre, on auroit peu de besoin de ces occupations si dangereuses.

VII.

MAIS quand j'y ai regardé de plus près, j'ai trouvé que cet éloignement que les hommes ont du repos, et de demeurer avec eux-mêmes, vient du malheur naturel de notre condition foible et mortelle, qui est si misérable, que rien ne nous peut

consoler, lorsque rien ne nous empêche d'y penser, et que nous ne voyons que nous.

VIII.

JE ne parle que de ceux qui se regardent sans aucune vue de religion ; car il est vrai que c'est une des merveilles de la religion chrétienne, de réconcilier l'homme avec soi-même, en le réconciliant avec Dieu, de lui rendre la vue de soi-même supportable, et de faire que la solitude et le repos soient plus agréables à plusieurs, que l'agitation et le commerce des hommes. Aussi n'est-ce pas en arrêtant l'homme dans lui-même

qu'elle produit tous ces effets merveilleux ; ce n'est qu'en le portant jusqu'à Dieu, et en le soutenant dans le sentiment de ses misères, par l'espérance d'une autre vie qui l'en doit entièrement délivrer.

IX.

POUR ceux qui n'agissent que par les mouvemens qu'ils trouvent en eux et dans leur nature, il est impossible qu'ils subsistent dans ce repos, qui leur donne lieu de se considérer et de se voir, sans être incontinent attaqués de chagrin et de tristesse. L'homme qui n'aime que soi, ne hait rien tant que d'être seul avec

soi. Il ne recherche rien que pour soi, et ne fuit rien tant que soi, parce que, quand il se voit, il ne se voit pas tel qu'il se desire, et qu'il trouve en soi-même un amas de misères inévitables, et un vide de biens réels et solides, qu'il est incapable de remplir.

X.

QU'ON choisisse telle condition qu'on voudra, et qu'on y joigne tous les biens, et toutes les satisfactions qui semblent pouvoir contenter un homme. Si celui qu'on aura mis en cet état, est sans occupation et sans divertissement, et qu'on le laisse faire réflexion sur ce qu'il est,

cette félicité languissante ne le soutiendra pas ; il tombera par nécessité dans des vues affligeantes de l'avenir ; et si on ne l'occupe hors de lui, le voilà necessairement malheureux.

XI.

LA dignité royale n'est-elle pas assez grande d'elle-même, pour rendre celui qui la possède heureux par la seule vue de ce qu'il est ? Faudra-t-il encore le divertir de cette pensée comme les gens du commun, au lieu de le laisser jouir en repos de la contemplation de la gloire majestueuse qui l'environne ? Qu'on en fasse l'épreuve ; qu'on laisse

un roi tout seul, sans aucune satisfaction des sens, sans aucun soin dans l'esprit, sans compagnie, penser à soi tout à loisir; et l'on verra qu'un roi qui se voit, est un homme plein de misères, et qui les ressent comme un autre.

XII.

Aussi la principale chose qui soutient les hommes dans les grandes charges, d'ailleurs si pénibles, c'est qu'ils sont sans cesse détournés de penser à eux. Prenez-y garde. Qu'est-ce autre chose d'être surintendant, chancelier, premier président, que d'avoir un grand nombre de gens

qui viennent de tous côtés, pour ne leur laisser pas une heure en la journée où ils puissent penser à eux-mêmes? Et quand ils sont dans la disgrace, et qu'on les renvoie à leurs maisons de campagne, où ils ne manquent ni de biens ni de domestiques pour les assister en leurs besoins, ils ne laissent pas d'être misérables, parce que personne ne les empêche plus de songer à eux.

XIII.

DE LA vient que tant de personnes se plaisent au jeu, à la chasse, et aux autres divertissemens qui occupent toute leur ame. Ce n'est pas qu'il y ait en effet

effet du bonheur dans ce que l'on peut acquérir par le moyen de ces jeux, ni qu'on s'imagine que la vraie béatitude soit dans l'argent qu'on peut gagner au jeu, ou dans le lièvre que l'on court : on n'en voudroit pas, s'il étoit offert. Ce n'est pas là ce qu'on recherche ; mais c'est le tracas qui nous détourne d'y penser.

XIV.

DELA vient encore que les hommes aiment tant le bruit et le tumulte du monde, que la prison est un supplice si horrible, et qu'il y a si peu de personnes qui soient capables de souffrir la solitude.

XV.

UN gentilhomme croit sincèrement qu'il y a quelque chose de grand et de noble à la chasse ; il dira que c'est un plaisir royal : il en est de même des autres choses dont la plupart des hommes s'occupent. On s'imagine qu'il y a quelque chose de réel et de solide dans les objets mêmes. On se persuade que si l'on avoit obtenu cette charge, on se reposeroit ensuite avec plaisir, et l'on ne sent pas la nature insatiable de sa cupidité. On croit chercher sincèrement le repos, et l'on ne cherche en effet que l'agitation.

XVI.

LES hommes ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement et l'occupation au dehors, qui vient du sentiment de leur misère continuelle; et ils ont un autre instinct secret qui reste de la grandeur de leur première nature, qui leur fait connoître que le bonheur n'est que dans le repos; et de ces deux instincts contraires, il se forme en eux un projet confus, qui se cache à leur vue dans le fond de leur ame, qui les porte à tendre au repos par l'agitation, et à se figurer toujours que la satisfaction qu'ils n'ont point leur

arrivera, si, en surmontant quelques difficultés qu'ils envisagent, ils peuvent s'ouvrir par-là la porte au repos.

XVII.

AINSI s'écoule toute la vie. On cherche le repos en combattant quelques obstacles ; et si on les a surmontés, le repos devient insupportable : car, ou l'on pense aux misères qu'on a, ou à celles dont on est menacé ; et quand on se verroit même assez à l'abri de toutes parts, l'ennui, de son autorité privée, ne laisseroit pas de sortir du fond du cœur où il a des racines naturel-

les, et de remplir l'esprit de son venin.

XVIII.

C'EST pourquoi, lorsque Cinéas disoit à Pyrrhus, qui se proposoit de jouir du repos avec ses amis, après avoir conquis une grande partie du monde, qu'il feroit mieux d'avancer lui-même son bonheur, en jouissant dès-lors de ce repos, sans l'aller chercher par tant de fatigues; il lui donnoit un conseil qui n'étoit guère plus raisonnable que le dessein de ce jeune ambitieux. L'un et l'autre supposoient que l'homme se pût contenter de soi-même et de ses

biens présens, sans remplir le vide de son cœur d'espérances imaginaires; ce qui est faux. Pyrrhus ne pouvoit être heureux ni devant ni après avoir conquis le monde; et peut-être que la vie molle que lui conseilloit son ministre, étoit encore moins capable de le satisfaire, que l'agitation de tant de guerres et de tant de voyages qu'il méditoit.

XIX.

ON doit donc reconnoître que l'homme est si malheureux, qu'il s'ennuieroit, même sans aucune cause étrangère d'ennui, par le propre état de sa condition naturelle; et il est avec cela si vain

et si léger, qu'étant plein de mille causes essentielles d'ennui, la moindre bagatelle suffit pour le divertir; de sorte qu'à le considérer sérieusement, il est encore plus à plaindre de ce qu'il se peut divertir à des choses si frivoles et si basses, que de ce qu'il s'afflige de ses misères effectives, et ses divertissemens sont infiniment moins raisonnables que son ennui.

XX.

D'où vient que cet homme qui a perdu depuis peu son fils unique, et qui, accablé de procès et de querelles, étoit ce matin si troublé, n'y pense plus main-

tenant? Ne vous étonnez pas ; il est tout occupé à voir par où passera un cerf que ses chiens poursuivent avec ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas davantage pour l'homme, quelque plein de tristesse qu'il soit. Si l'on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce tems-là, mais d'un bonheur faux et imaginaire, qui ne vient pas de la possession de quelque bien réel et solide, mais d'une légéreté d'esprit qui lui fait perdre le souvenir de ses véritables misères, pour s'attacher à des objets bas et ridicules, in-

dignes de son application, et encore plus de son amour.

XXI.

C'EST une joie de malade et de frénétique, qui ne vient pas de la santé de son ame, mais de son déréglement; c'est un ris de folie et d'illusion : car c'est une chose étrange que de considérer ce qui plaît aux hommes dans les jeux et les divertissemens. Il est vrai qu'occupant l'esprit, ils le détournent du sentiment de ses maux; ce qui est réel : mais ils ne l'occupent que parce que l'esprit s'y forme un objet imaginaire de passion auquel il s'attache.

XXII.

TEL homme passe sa vie sans ennui, en jouant tous les jours peu de chose, qu'on rendroit malheureux en lui donnant tous les matins l'argent qu'il peut gagner chaque jour, à condition de ne point jouer. On dira peut-être que c'est l'amusement du jeu qu'il cherche, et non pas le goût. Mais qu'on le fasse jouer pour rien, il s'y ennuiera. Ce n'est donc pas l'amusement seul qu'il cherche ; il faut qu'il s'y échauffe, et qu'il se pique lui-même, en s'imaginant qu'il seroit heureux de gagner ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui donnât,

à condition de ne point jouer, et qu'il se forme un objet de passion qui excite son desir, sa colère, sa crainte, son espérance.

XXIII.

AINSI les divertissemens qui font le bonheur des hommes, ne sont pas seulement bas; ils sont encore faux et trompeurs, c'est-à-dire, qu'ils ont pour objet des fantômes et des illusions, qui seroient incapables d'occuper l'esprit de l'homme, s'il n'avoit perdu le sentiment et le goût du vrai bien, et s'il n'étoit rempli de bassesse, de vanité, de légéreté, d'orgueil, et d'une infinité d'autres vices; et ils ne nous soula-

gent pas dans nos misères, très-réelles et plus effectives.

XXIV.

LES hommes, n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point penser; c'est tout ce qu'ils ont pu inventer pour se consoler de tant de maux. Mais c'est une consolation bien misérable, puisqu'elle va, non pas à guérir le mal, mais à le cacher simplement pour un peu de tems, et qu'en le cachant elle fait qu'on ne pense pas à le guérir véritablement.

XXV.

XXV.

AINSI, par un étrange renversement de la nature de l'homme, il se trouve que l'ennui, qui est son mal le plus sensible, est, en quelque sorte, son plus grand bien, parce qu'il peut contribuer, plus que toutes choses, à lui faire chercher sa véritable guérison; et que le divertissement, qu'il regarde comme son plus grand bien, est en effet son plus grand mal, parce qu'il l'éloigne, plus que toutes choses, de chercher le remède à ses maux.

XXVI.

L'UN et l'autre sont une preuve

admirable de la misère et de la corruption de l'homme, et en même tems de sa grandeur, puisque l'homme ne s'ennuie de tout, et ne cherche cette multitude d'occupations, que parce qu'il a l'idée du bonheur qu'il a perdu, et que ne le trouvant pas en soi, il le cherche inutilement dans les choses extérieures, sans se pouvoir jamais contenter, parce qu'il n'est ni dans nous, ni dans les créatures, mais en Dieu seul.

§. VI.

Contrariétés étonnantes qui se trouvent dans la nature de l'homme.

I.

RIEN n'est plus étrange dans la nature de l'homme, que les contrariétés que l'on y découvre à l'égard de toutes choses. Il est fait pour connoître la vérité ; il la desire ardemment, il la cherche ; et cependant, quand il tâche de la saisir, il s'éblouit et se confond de telle sorte, qu'il donne sujet de lui en disputer la

possession. C'est ce qui a fait naître les deux sectes de Pyrrhoniens et de Dogmatistes, dont les uns ont voulu ravir à l'homme toute connoissance de la vérité, et les autres tâchent de la lui assurer ; mais chacun avec des raisons si peu vraisemblables, qu'elles augmentent la confusion et l'embarras de l'homme, lorsqu'il n'a point d'autre lumière que celle qu'il trouve dans sa nature.

II.

LES principales raisons des Pyrrhoniens sont, que nous n'avons aucune certitude de la vérité des principes, hors la foi et

la révélation, sinon en ce que nous les sentons naturellement en nous. Or ce sentiment naturel n'est pas une preuve convaincante de leur vérité, puisque n'y ayant point de certitude hors la foi, si l'homme est créé par un Dieu bon, ou par un démon méchant, s'il a été de tous tems, ou s'il s'est fait par hasard, il est en doute si ces principes nous sont donnés, ou véritables, ou faux, ou incertains, selon notre origine. De plus, que personne n'a d'assurance hors la foi, s'il veille ou s'il dort, vu que durant le sommeil, on ne croit pas moins fermement veiller, qu'en

veillant effectivement. On croit voir les espaces, les figures, les mouvemens, et enfin on agit de même qu'éveillé ; de sorte que la moitié de la vie se passant en sommeil par notre propre aveu, où, quoi qu'il nous en paroisse, nous n'avons aucune idée du vrai, tous nos sentimens étant alors des illusions, qui sait si cette autre moitié de la vie où nous pensons veiller, n'est pas un sommeil un peu différent du premier, dont nous nous éveillons quand nous pensons dormir, comme on rêve souvent qu'on rêve, en entassant songes sur songes ?

III.

L'UNIQUE fort des Dogmatistes, c'est qu'en parlant de bonne foi et sincérement, on ne peut douter des principes naturels. Nous connoissons, disent-ils, la vérité, non-seulement par raisonnement, mais aussi par sentiment, et par une intelligence vive et lumineuse ; et c'est de cette dernière sorte que nous connoissons les premiers principes. C'est en vain que le raisonnement, qui n'y a point de part, essaie de les combattre. Nous savons que nous ne rêvons point ; quelque impuissance où nous soyons de le prouver par

raison. Cette impuissance ne conclut autre chose que la foiblesse de notre raison, mais non pas l'incertitude de toutes nos connoissances ; car la connoissance des premiers principes, comme, par exemple, qu'il y a espace, tems, mouvement, nombre, matière, est aussi ferme qu'aucune de celles que nos raisonnemens nous donnent, et c'est sur ces connoissances d'intelligence et de sentiment qu'il faut que la raison s'appuie.

IV.

JE sens qu'il y a trois dimensions dans l'espace, et que les nombres sont infinis ; la rai-

son démontre ensuite qu'il n'y a point deux nombres quarrés dont l'un soit double de l'autre. Les principes se sentent; les propositions se concluent ; le tout avec certitude, quoique par différentes voies ; et il est aussi ridicule que la raison demande au sentiment et à l'intelligence, des preuves de ces premiers principes pour y consentir, qu'il seroit ridicule que l'intelligence demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre. Cette impuissance ne peut donc servir qu'à humilier la raison qui voudroit juger de tout, mais non pas à

combattre notre certitude, comme s'il n'y avoit que la raison capable de nous instruire.

V.

PLÛT-A-DIEU que nous n'en eussions jamais besoin, et que nous commissions toutes choses par instinct et par sentiment ! Mais la nature nous a refusé ce bien, et elle ne nous a donné que très-peu de connoissances de cette sorte ; toutes les autres ne peuvent être acquises que par le raisonnement.

VI.

VOILA donc la guerre ouverte entre les hommes. Il faut que chacun prenne parti, et se range

nécessairement ou au dogmatisme, ou au pyrrhonisme ; car, qui penseroit demeurer neutre, seroit pyrrhonien par excellence. Cette neutralité est l'essence du pyrrhonisme ; qui n'est pas contre eux, est excellemment pour eux. Que fera donc l'homme en cet état ? Doutera-t-il de tout ? doutera-t-il s'il veille, si on le pince, si on le brûle ? Doutera-t-il s'il doute ? doutera-t-il s'il est ? On n'en sauroit venir là ; et je mets en fait qu'il n'y a jamais eu de pyrrhonien effectif et parfait. La nature soutient la raison impuïssante, et l'empêche d'extravaguer jusqu'à ce point.

Dira-t-il au contraire qu'il possède certainement la vérité, lui qui, si peu qu'on le pousse, n'en peut montrer aucun titre, et est forcé de lâcher prise ?

VII.

QUI démêlera cet embrouillement? La nature confond les pyrrhoniens, et la raison confond les dogmatistes. Que deviendrez-vous, ô homme! qui cherchez votre véritable condition par votre raison naturelle ? Vous ne pouvez fuir une de ces sectes, ni subsister dans aucune.

VIII.

VOILA ce qu'est l'homme à l'égard de la vérité. Considérons-le

rons-le maintenant à l'égard de la félicité qu'il recherche avec tant d'ardeur en toutes ses actions; car tous les hommes desirent d'être heureux : cela est sans exception. Quelques différens moyens qu'ils y emploient, ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que l'un va à la guerre, et que l'autre n'y va pas, c'est ce même desir qui est dans tous les deux accompagné de différentes vues. La volonté ne fait jamais la moindre démarche que vers cet objet : c'est le motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui se tuent et qui se pendent.

IX.

CEPENDANT depuis un si grand nombre d'années, jamais personne, sans la foi, n'est arrivé à ce point où tous tendent continuellement. Tous se plaignent, princes, sujets, nobles, roturiers, vieillards, jeunes, forts, foibles, savans, ignorans, sains, malades; de tout pays, de tout tems, de tous âges, et de toutes conditions.

X.

UNE preuve si longue, si continuelle, et si uniforme, devroit bien nous convaincre de l'impuissance où nous sommes, d'arriver au bien par nos efforts;

mais l'expérience ne nous instruit point. Ainsi le présent ne nous satisfaisant jamais, l'espérance nous pique, et de malheur en malheur nous mène jusqu'à la mort, qui en est le comble éternel.

XI.

C'EST une chose étrange qu'il n'y a rien dans la nature qui n'ait été capable de tenir la place de la fin et du bonheur de l'homme, astres, élémens, plantes, animaux, insectes, maladies, guerre, vices, crimes, etc. L'homme étant déchu de son état naturel, il n'y a rien à quoi il n'ait été capable de se porter. Depuis

qu'il a perdu le vrai bien ; tout également peut lui paroître tel, jusqu'à sa destruction propre, toute contraire qu'elle est à la raison et à la nature tout ensemble.

XII.

LES uns ont cherché la félicité dans l'autorité, les autres dans les curiosités et les sciences, les autres enfin dans les voluptés. Ces trois concupiscences ont fait trois sectes, et ceux qu'on appelle philosophes n'ont fait effectivement que suivre une des trois. Ceux qui ont le plus approché du vrai bien, ont compris qu'il devoit être tel que tous pussent le posséder à la fois, sans diminution

et sans envie, et que personne ne le pût perdre contre son gré. Mais ils ne l'ont pu trouver ; et au lieu d'un bien solide et effectif, ils n'ont embrassé que l'image creuse d'une vertu fantastique.

XIII.

NOTRE instinct nous fait sentir qu'il faut chercher notre bonheur dans nous. Nos passions nous poussent au dehors, quand même les objets ne s'offriroient pas pour les exciter. Les objets du dehors nous tentent d'eux-mêmes, et nous appellent, quand même nous n'y pensons pas. Ainsi les philosophes ont beau dire, rentrez-en vous-mêmes,

vous y trouverez votre bien : on ne les croit pas ; et ceux qui les croient, sont les plus vides et les plus sots.

XIV.

LA guerre intérieure de la raison contre les passions a fait que ceux qui ont voulu avoir la paix, se sont partagés en deux sectes. Les uns ont voulu renoncer aux passions, et devenir dieux ; les autres ont voulu renoncer à la raison, et devenir bêtes. Mais ils ne l'ont pas pu, ni les uns ni les autres ; et la raison demeure toujours, qui accuse la bassesse et l'injustice des passions, et trouble le repos de ceux

qui s'y abandonnent, et les passions sont toujours vivantes dans ceux mêmes qui veulent y renoncer.

XV.

VOILA ce que peut l'homme par lui-même et par ses propres efforts, à l'égard du vrai et du bien. Nous avons une impuissance à prouver, invincible à tout le dogmatisme. Nous avons une idée de la vérité, invincible à tout le pyrrhonisme. Nous souhaitons la vérité, et ne trouvons en nous qu'incertitude. Nous cherchons le bonheur, et ne trouvons que misère. Nous sommes incapables de ne pas sou-

haiter la vérité et le bonheur, et sommes incapables et de certitude et de bonheur. Ce desir nous est laissé, tant pour nous punir, que pour nous faire sentir d'où nous sommes tombés.

XVI.

SI l'homme n'est pas fait pour Dieu, pourquoi n'est-il heureux qu'en Dieu? Si l'homme est fait ponr Dieu, pourquoi est-il si contraire à Dieu?

XVII.

L'HOMME ne sait dans quel rang se mettre. Il est visiblement égaré, et sent en lui des restes d'un état heureux, dont il est dé-

chu, et qu'il ne peut retrouver; il le cherche par-tout avec inquiétude, et sans succès, dans des ténèbres impénétrables.

XVIII.

TELLE est la source des combats des philosophes, dont les uns ont pris à tâche d'élever l'homme, en découvrant ses grandeurs, et les autres de l'abaisser en représentant ses misères. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que chaque parti se sert des raisons de l'autre pour établir son opinion; car la misère de l'homme se conclut de sa grandeur, et sa grandeur se conclut de sa misère.

XIX.

A mesure que les hommes ont plus de lumière, ils découvrent de plus en plus en l'homme de la misère et de la grandeur : en un mot, l'homme connoît qu'il est misérable. Il est donc misérable, puisqu'il le connoît; mais il est bien grand, puisqu'il connoît qu'il est misérable.

XX.

QUELLE chimère est-ce donc que l'homme? quelle nouveauté, quel chaos, quel sujet de contradiction? Juge de toutes choses, imbécille, ver de terre, dépositaire du vrai, amas d'incertitude, gloire et rebut de l'univers, s'il se

vante, je l'abaisse ; s'il s'abaisse, je le vante, et le contredis jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible.

§. VII.

Injustice et corruption de l'Homme.

I.

L'HOMME est visiblement fait pour penser ; c'est toute sa dignité et tout son mérite. Tout son devoir est de penser comme il faut, et l'ordre de la pensée est de commencer par soi, par son auteur et sa fin. Cependant, à quoi pense-t-on dans le monde ? jamais à cela ; mais à se divertir, à devenir riche, à acquérir de la réputation, à se faire roi si l'on

l'on peut, sans penser à ce que c'est que d'être roi et d'être homme.

II.

LA pensée de l'homme est une chose admirable par sa nature. Il falloit qu'elle eût d'étranges défauts pour être méprisable ; mais elle en a de tels, que rien n'est plus ridicule. Qu'elle est grande par sa nature ! qu'elle est basse par ses défauts !

III.

S'IL y a un Dieu, il ne faut aimer que lui, et non les créatures. Le raisonnement des impies dans le livre de la sagesse,

n'est fondé que sur ce qu'ils se persuadent qu'il n'y a point de Dieu. Cela posé, disent-ils, jouissons donc des créatures. Mais s'ils eussent su qu'il y avoit un Dieu, ils eussent conclu tout le contraire.

IV.

C'EST la conclusion des sages: il y a un Dieu, ne jouissons donc pas des créatures. Donc tout ce qui nous incite à nous attacher à la créature est mauvais, puisque cela nous empêche, ou de servir Dieu, si nous le connoissons, ou de le chercher, si nous l'ignorons. Or nous sommes pleins de concupiscence : donc nous som-

mes pleins de mal ; donc nous devons nous haïr nous-mêmes, et tout ce qui nous attache à autre chose qu'à Dieu seul.

V.

QUAND nous voulons penser à Dieu, combien sentons-nous de choses qui nous détournent, et qui nous tentent de porter notre esprit ailleurs ! Tout cela est mauvais, et même né avec nous.

VI.

IL est faux que nous soyons dignes que les autres nous aiment. Il est injuste que nous le voulions. Si nous naissions rai-

sonnables, et avec quelque connoissance de nous-mêmes et des autres, nous n'aurions point cette inclination. Nous naissons pourtant avec elle. Nous naissons donc injustes; car chacun tend à soi. Cela est contre tout ordre; et la pente vers soi est le commencement de tout désordre, en guerre, en police, en économie, etc.

VII.

QUICONQUE ne hait point en soi cet amour-propre, et cet instinct qui le porte à se mettre au dessus de tout, est bien aveugle, puisque rien n'est si opposé à

la justice et à la vérité ; car il est faux que nous méritions cela, et impossible d'y arriver, puisque tous demandent la même chose. C'est donc une manifeste injustice où nous sommes nés, dont nous ne pouvons nous défaire, et dont il faut cependant nous corriger.

VIII.

NULLE autre religion que la chrétienne n'a remarqué que cette injustice fût un péché, ni que nous y fussions nés, ni que nous fussions obligés d'y résister, et nul philosophe n'a pensé nous en donner les remèdes.

IX.

IL y a une guerre intestine dans l'homme, entre la raison et les passions. Il pourroit jouir de quelque paix, s'il n'avoit que la raison sans passions, ou s'il n'avoit que les passions sans raison. Mais ayant l'un et l'autre, il ne peut être sans guerre, ne pouvant avoir la paix avec l'un, qu'il ne soit en guerre avec l'autre. Aussi il est toujours divisé, et contraire à lui-même.

X.

Si c'est un aveuglement qui n'est pas naturel, de vivre sans chercher ce qu'on est par rapport à Dieu, c'en est un encore bien

plus terrible de vivre mal en croyant Dieu. Tous les hommes presque sont dans l'un ou dans l'autre de ces deux aveuglemens.

§. VIII.

Caractères de la véritable Religion.

1.

LES grandeurs et les misères de l'homme sont tellement visibles, qu'il faut nécessairement que la véritable religion nous enseigne qu'il y a en lui quelque grand principe de grandeur, et en même tems quelque grand principe de misère ; car il faut que la véritable religion connoisse à fond notre nature, c'est-à-dire, qu'elle connoisse tout ce qu'elle a de grand, et tout ce qu'elle a

de misérable, et la raison de l'un et de l'autre.

II.

IL faut encore qu'elle nous rende raison des étonnantes contrariétés qui s'y rencontrent. S'il y a un seul principe de tout, une seule fin de tout, il faut que la vraie religion nous enseigne à n'adorer que lui, et n'aimer que lui. Mais comme nous nous trouvons dans l'impuissance d'adorer ce que nous ne connoissons pas, et d'aimer autre chose que nous, il faut que la religion qui instruit de ces devoirs, nous instruise aussi de cette impuis-

sance, et qu'elle nous en apprenne les remèdes.

III.

IL faut, pour rendre l'homme heureux, qu'elle lui montre qu'il y a un Dieu, qu'on eſt obligé de l'aimer, que notre véritable félicité est d'être à lui, et notre unique mal d'être séparé de lui; qu'elle nous apprenne que nous sommes pleins de ténèbres, qui nous empêchent de le connoître et de l'aimer, et qu'ainsi nos devoirs nous obligeant d'aimer Dieu, et notre concupiscence nous en détournant, nous sommes pleins d'injustice. Il faut qu'elle nous rende raison de l'op-

position que nous avons à Dieu et à notre propre bien ; il faut qu'elle nous en enseigne les remèdes, et les moyens d'obtenir ces remèdes.

IV.

QU'ON examine sur cela toutes les religions du monde, et qu'on voie s'il y en a une autre que la chrétienne qui y satisfasse.

V.

SERA-CE celle qu'enseignoient les philosophes, qui nous proposent, pour tout bien, un bien qui est en nous ? Est-ce là le vrai bien ? ont-ils trouvé le remède à

nos maux ? Est-ce avoir guéri la présomption de l'homme, que de l'avoir égalé à Dieu ?

VI.

CEUX qui nous ont égalés aux bêtes, et qui nous ont donné les plaisirs de la terre pour tout bien, ont-ils apporté le remède à nos concupiscences ? Levez vos yeux vers Dieu, disent les uns ; voyez celui auquel vous ressemblez, et qui vous a fait pour l'adorer : vous pouvez vous rendre semblables à lui ; la sagesse vous y égalera, si vous voulez la suivre. Et les autres disent : baissez vos yeux vers la terre, chétif ver que vous êtes, et regardez

gardez les bêtes dont vous êtes le compagnon.

VII.

QUE deviendra donc l'homme? sera-t-il égal à Dieu, ou aux bêtes? quelle effroyable distance! Que serons-nous donc? quelle religion nous enseignera à guérir l'orgueil et la concupiscence? quelle religion nous enseignera notre bien, nos devoirs, nos foiblesses qui nous en detournent, les remèdes qui les peuvent guérir, et les moyens d'obtenir ces remèdes? Voyons ce que nous dit sur cela la Sagesse de Dieu, qui nous parle dans la religion chrétienne.

VIII.

C'EST en vain, ô hommes ! que vous cherchez dans vous-mêmes le remède à vos misères. Toutes vos lumières ne peuvent arriver qu'à connoître que ce n'est point en vous que vous trouvez ni la vérité, ni le bien. Les philosophes vous l'ont promis ; ils n'ont pu le faire : ils ne savent, ni quel est votre véritable bien, ni quel est votre véritable état. Comment auroient-ils donné des remèdes à vos maux, puisqu'ils ne les ont pas seulement connus ? Vos maladies principales sont l'orgueil qui vous soustrait à Dieu, et la concupiscence qui

vous attache à la terre, et ils n'ont fait autre chose qu'entretenir au moins une de ces maladies. S'ils vous ont donné Dieu pour objet, ce n'a été que pour exercer votre orgueil. Ils vous ont fait penser que vous lui êtes semblables par votre nature ; et ceux qui ont vu la vanité de cette prétention, vous ont jetés dans l'autre précipice, en vous faisant entendre que votre nature étoit pareille à celle des bêtes, et vous ont portés à chercher votre bien dans les concupiscences, qui sont le partage des animaux.

IX.

N'ATTENDEZ donc ni vérité,

ni consolation des hommes. Je suis celle qui vous ai formé, et qui puis seule vous apprendre qui vous êtes. Mais vous n'êtes plus maintenant en l'état où je vous ai formé. J'ai créé l'homme saint, innocent, parfait. Je l'ai rempli de lumière et d'intelligence; je lui ai communiqué ma gloire et mes merveilles. L'œil de l'homme voyoit alors la majesté de Dieu; il n'étoit pas dans les ténèbres qui l'aveuglent, ni dans la mortalité et dans les misères qui l'affligent; mais il n'a pu soutenir tant de gloire, sans tomber dans la présomption. Il a voulu se rendre centre de lui-

même, et indépendant de mon secours ; il s'est soustrait à ma domination, et s'égalant à moi par le desir de trouver sa félicité en lui-même ; je l'ai abandonné à lui, et, révoltant toutes les créatures qui lui étoient soumises, je les lui ai rendues ennemies : ensorte qu'à peine lui reste-t-il quelque lumière confuse de son Auteur, tant toutes ses connoissances ont été éteintes ou troublées. Les sens indépendans de la raison, et souvent maîtres de la raison, l'ont emporté à la recherche des plaisirs. Toutes les créatures ou l'affligent, ou le tentent, et dominent

sur lui, ou en le soumettant par leur force, ou en le charmant par leurs douceurs ; ce qui est encore une domination plus terrible et plus impérieuse.

X.

VOILA l'état où les hommes sont aujourd'hui. Il leur reste quelque instinct puissant du bonheur de leur première nature, et ils sont plongés dans les misères de leur aveuglement et de leur concupiscence, qui est devenue leur seconde nature.

XI.

DE ces principes que je vous ouvre, vous pouvez reconnoître la cause de tant de contrariétés

qui ont étonné tous les hommes, et qui les ont partagés.

XII.

OBSERVEZ maintenant tous les mouvemens de grandeur et de gloire, que le sentiment de tant de misères ne peut étouffer, et voyez s'il ne faut pas que la cause en soit dans une autre nature.

XIII.

CONNOISSEZ donc, superbe, quel paradoxe vous êtes à vous-même. Humiliez-vous, raison impuissante; taisez-vous, nature imbécile; apprenez que l'homme passe infiniment l'homme, et apprenez de votre maître quelle

est votre véritable condition que vous ignorez.

XIV.

SI l'homme n'avoit jamais été corrompu, il jouïroit de la vérité et de la félicité avec assurance ; et si l'homme n'avoit jamais été que corrompu, il n'auroit aucune idée ni de la vérité, ni de la béatitude. Mais, malheureux que nous sommes, et plus que s'il n'y avoit aucune grandeur dans notre condition, nous avons une idée du bonheur, et ne pouvons y arriver : nous sentons une image de la vérité, et ne possédons que le mensonge; incapables d'ignorer

absolument, et de savoir certainement : tant il est manifeste que nous avons été dans un degré de perfection dont nous sommes malheureusement tombés !

XV.

QU'EST-CE donc que nous crie cette avidité et cette impuissance, sinon qu'il y a eu autrefois en l'homme un véritable bonheur, dont il ne lui reste maintenant que le souvenir, et un vide qu'il essaye inutilement de remplir de tout ce qui l'environne, en cherchant, dans les choses absentes, les secours qu'il n'obtient pas des présentes, et que les unes et les autres

sont incapables de lui donner, parce que ce gouffre infini ne peut être rempli que par un objet infini et immuable.

XVI.

CHOSE étonnante cependant, que le mystère le plus éloigné de notre connoissance, qui est celui de la transmission du péché originel, soit une chose sans laquelle nous ne pouvons avoir aucune connoissance de nous-mêmes! car il est sans doute qu'il n'y a rien qui choque plus notre raison que de dire que le péché du premier homme ait rendu coupables ceux qui, étant si éloignés de cette source, sem-

blent incapables d'y participer. Cet écoulement ne nous paroît pas seulement impossible ; il nous semble même très-injuste. Certainement rien ne nous heurte plus rudement que cette doctrine ; et cependant, sans ce mystère, le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ses retours et ses plis dans cet abîme : de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère, que ce mystère n'est inconcevable à l'homme.

XVII.

Le péché originel est une

folie devant les hommes ; mais on le donne pour tel. On ne doit donc pas reprocher le défaut de raison en cette doctrine, puisqu'on ne prétend pas que la raison y puisse atteindre. Mais cette folie est plus sage que toute la sagesse des hommes : *Quod stultum est Dei, sapientius est hominibus.* Car, sans cela, que dira-t-on qu'est l'homme ? tout son état dépend de ce point. Et comment s'en fût-il apperçu par sa raison, puisque c'est une chose au dessus de sa raison, et que sa raison, bien loin de l'inventer, s'en éloigne quand on le lui présente ?

XVIII.

XVIII.

CES deux états d'innocence et de corruption étant ouverts, il est impossible que nous ne les reconnoissions pas. Suivons nos mouvemens, observons-nous nous-mêmes, et voyons si nous n'y trouverons pas les caractères vivans de ces deux natures. Tant de contradictions se trouveroient-elles dans un sujet simple ?

XIX.

CETTE duplicité de l'homme est si visible, qu'il y en a qui ont pensé que nous avions deux ames, un sujet simple leur paroissant incapable de telles et si

soudaines variétés, d'une présomption démesurée, à un horrible abattement de cœur.

XX.

AINSI toutes ces contrariétés, qui sembloient devoir le plus éloigner les hommes de la connoissance d'une religion, sont ce qui les doit plutôt conduire à la véritable.

XXI.

POUR moi j'avoue qu'aussitôt que la religion chrétienne me découvre ce principe, que la nature des hommes est corrompue et déchue de Dieu, cela m'ouvre les yeux, et me fait voir par-tout le caractère de cette vérité; car

la nature est telle, qu'elle marque par-tout un Dieu perdu, et dans l'homme, et hors de l'homme.

XXII.

SANS ces divines connoissances, qu'ont pu faire les hommes, sinon, ou s'élever dans le sentiment intérieur qui leur reste de leur grandeur passée, ou s'abattre dans la vue de leur foiblesse présente ? car ne voyant pas la vérité entière, ils n'ont pu arriver à une parfaite vertu ; les uns considérant la nature comme incorrompue, les autres comme irréparable. Ils n'ont pu fuir ou l'orgueil, ou l'abattement, qui sont les deux sources de tous les

vices : car s'ils connoissoient l'excellence de l'homme, ils en ignoroient la corruption ; de sorte qu'ils évitoient bien l'abattement, mais ils se perdoient dans l'orgueil. Et s'ils reconnoissoient l'infirmité de la nature, ils en ignoroient la dignité ; de sorte qu'ils pouvoient bien éviter la vanité, mais c'étoit en se précipitant dans le désespoir.

XXIII.

LA seule religion chrétienne a pu guérir ces deux vices, non pas en chassant l'un par l'autre, par la sagesse de la terre, mais en chassant l'un et l'autre, par la simplicité de l'évangile ; car elle

apprend aux justes qu'elle élève jusqu'à la participation de la divinité même, qu'en ce sublime état, ils portent encore la source de toute la corruption qui les rend, durant toute la vie, sujets à l'erreur, à la misère, à la mort, au péché; et elle crie aux plus impies, qu'ils sont capables de la grace de leur Rédempteur. Ainsi, donnant à trembler à ceux qu'elle justifie, et consolant ceux qu'elle condamne, elle tempère avec tant de justesse la crainte avec l'espérance par cette double capacité, qui est commune à tous, et de la grace et du péché, qu'elle abaisse infini-

ment plus que la seule raison ne peut faire, mais sans désespérer; et qu'elle élève infiniment plus que l'orgueil de la nature, mais sans enfler : faisant bien voir par-là qu'étant seule exempte d'erreur et de vice, il n'appartient qu'à elle et d'instruire, et de corriger les hommes.

XXIV.

Nous ne concevons ni l'état glorieux d'Adam, ni la nature de son péché, ni la transmission qui s'en est faite en nous. Ce sont choses qui se sont passées dans un état de nature tout différent du nôtre, et qui passent notre capacité présente. Aussi tout cela

nous est inutile à savoir pour sortir de nos misères ; et tout ce qu'il nous importe de connoître, c'est que par Adam nous sommes misérables, corrompus, séparés de Dieu, mais rachetés par Jesus-Christ; et c'est de quoi nous avons des preuves admirables sur la terre.

XXV.

LE christianisme est étrange : il ordonne à l'homme de reconnoître qu'il est vil et même abominable, et il lui ordonne en même tems de vouloir être semblable à Dieu. Sans un tel contrepoids, cette élévation le rendroit horriblement vain, ou

cet abaissement le rendroit humblement abject.

XXVI.

L'INCARNATION montre à l'homme la grandeur de sa misére, par la grandeur du remède qu'il a fallu.

XXVII.

ON ne trouve pas dans la religion chrétienne un abaissement qui nous rende incapables du bien, ni une sainteté exempte du mal. Il n'y a point de doctrine plus convenable à l'homme que celle-là, qui l'instruit de sa double capacité de recevoir et de perdre la grace, à cause du double

péril où il est toujours exposé, de désespoir ou d'orgueil

XXVIII.

LES philosophes ne prescrivoient point de sentimens proportionnés à ces deux états. Ils inspiroient des mouvemens de grandeur pure, et ce n'est pas l'état de l'homme : ils inspiroient des mouvemens de bassesse pure, et c'est aussi peu l'état de l'homme. Il faut des mouvemens de bassesse, non d'une bassesse de nature, mais de pénitence ; non pour y demeurer, mais pour aller à la grandeur. Il faut des mouvemens de grandeur, mais d'une grandeur qui vienne de la

grace, et non du mérite, et après avoir passé par la bassesse.

XXIX.

NUL n'est heureux comme un vrai chrétien, ni raisonnable, ni vertueux, ni aimable. Avec combien peu d'orgueil un chrétien se croit-il uni à Dieu? avec combien plus d'abjection s'égale-t-il aux vers de la terre?

XXX.

QUI peut donc refuser à ces célestes lumières de les croire, et de les adorer? car n'est-il pas plus clair que le jour que nous sentons en nous-mêmes des caractères ineffaçables d'excellence, et n'est-il pas aussi véritable

que nous éprouvons à toute heure les effets de notre déplorable condition ? Que nous crie donc ce chaos et cette confusion monstrueuse, sinon la vérité de ces deux états, avec une voix si puissante, qu'il est impossible d'y résister ?

XXXI.

LA vraie religion doit avoir pour marque d'obliger à aimer Dieu, cela est bien juste ; et cependant aucune autre que la nôtre ne l'a ordonné. Elle doit encore avoir connu la concupiscence de l'homme, et l'impuissance où il est par lui-même d'acquérir la vertu. Elle doit y

avoir apporté les remèdes, dont la prière est le principal. Notre religion a fait tout cela, et nulle autre n'a jamais demandé à Dieu de l'aimer et de le suivre.

XXXII.

IL faut pour faire qu'une religion soit vraie, qu'elle ait connu notre nature ; car la vraie nature de l'homme, son vrai bien, la vraie vertu, et la vraie religion, sont choses dont la connoissance est inséparable.

XXXIII.

LES autres religions, comme les payennes, sont plus populaires ; car elles consistent toutes en extérieur : mais elles ne sont pas

pas pour les gens habiles. Une religion purement intellectuelle seroit plus proportionnée aux habiles ; mais elle ne serviroit pas au peuple. La seule religion chrétienne est proportionnée à tous, étant mêlée d'extérieur et d'intérieur. Elle élève le peuple à l'intérieur, et abaisse les superbes à l'extérieur, et n'est pas parfaite sans les deux; car il faut que le peuple entende l'esprit de la lettre, et que les habiles soumettent leur esprit à la lettre, en pratiquant ce qu'il y a d'extérieur.

XXXIV.

Nous sommes haïssables ; la

raison nous en convainc. Or, nulle autre religion que la chrétienne ne propose de se haïr. Nulle autre religion ne peut donc être reçue de ceux qui savent qu'ils ne sont dignes que de haine.

XXXV.

NULLE autre religion que la chrétienne n'a connu que l'homme est la plus excellente créature, et en même tems la plus misérable. Ceux qui ont bien connu la réalité de son excellence, ont pris pour lâcheté les sentimens bas que les hommes ont naturellement d'eux-mêmes; et ceux qui ont connu com-

bien cette bassesse est effective, ont traité d'une superbe ridicule ces sentimens de grandeur qui sont naturels à l'homme.

XXXVI.

NULLE religion que la nôtre n'a enseigné que l'homme naît en état de péché. Nulle secte de philosophes ne l'a dit. Nulle n'a donc dit vrai.

XXXVII.

DIEU étant caché, toute religion qui ne dit pas que Dieu est caché, n'est pas véritable; et toute religion qui n'en rend pas la raison, n'est pas instruisante. La nôtre fait tout cela.

XXXVIII.

CETTE religion consiste à croire que l'homme est tombé d'un état de gloire et de communication avec Dieu, en un état de tristesse, de pénitence, et d'éloignement de Dieu; mais qu'enfin il seroit rétabli par un Messie qui devoit venir, a toujours été sur la terre.

XXXIX.

TOUTE la conduite des choses de ce monde doit avoir pour objet l'établissement et la grandeur de la religion. Les hommes doivent avoir en eux-mêmes des sentimens conformes à ce qu'elle

nous enseigne ; et enfin elle doit être tellement l'objet et le centre où toutes choses tendent, que qui en saura les principes, puisse rendre raison, et de toute la nature de l'homme en particulier, et de toute la conduite du monde en général.

XL.

ELLE enseigne donc aux hommes ces deux vérités, et qu'il y a un Dieu dont ils sont capables, et qu'il y a une corruption dans la nature qui les en rend indignes. Il importe également aux hommes de connoître l'un et l'autre de ces points ; et il est

également dangereux à l'homme de connoître Dieu, sans connoître sa misère, et de connoître sa misère, sans connoître le rédempteur qui l'en peut guérir. Une seule de ces connoissances fait, ou l'orgueil des philosophes qui ont connu Dieu et non leur misère, ou le désespoir des athées qui connoissent leur misère sans rédempteur.

XLI.

Et ainsi, comme il est également de l'intérêt de l'homme de connoître ces deux points, il est aussi également de la miséricorde de Dieu de nous les avoir fait connoître. La religion chré-

tienne le fait; c'est en cela qu'elle consiste. Qu'on examine l'ordre du monde sur cela, et qu'on voie si toutes choses ne tendent pas à l'établissement des deux chefs de cette religion.

XLII.

Si l'on ne se connoît pas plein d'orgueil, d'ambition, de concupiscence, de foiblesse, de misère et d'injustice, on est bien aveugle; et si, en le connoissant, on ne desire pas d'en être délivré, que peut-on dire d'un homme si peu raisonnable? Que peut-on donc avoir, sinon de l'estime pour une religion qui

connoît si bien les défauts de l'homme, et du desir pour la vérité d'une religion qui y promet des remèdes si souhaitables?

§. IX.

Usage de la raison.

I.

LA dernière démarche de la raison, c'est de connoître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent: elle est bien foible, si elle ne va pas jusques-là.

II.

ON doit savoir douter où il faut, assurer où il faut, se soumettre où il faut. Qui ne fait pas ainsi, n'entend pas la force de la raison.

III.

IL y en a qui péchent contre ces trois principes, ou en assurant tout comme démonstratif, faute de se connoître en démonstration; ou en doutant de tout, manque de savoir où il faut se soumettre; ou en se soumettant à tout, manque de savoir où il faut juger.

IV.

SI l'on soumet tout à la raison, notre religion n'aura plus rien de mystérieux et de surnaturel. Si l'on choque les principes de la raison, notre religion sera absurde et ridicule.

V.

LA raison, dit S. Augustin, ne se soumettroit jamais, si elle ne jugeoit qu'il y a des occasions où elle doit se soumettre. Il est donc juste qu'elle se soumette, quand elle juge qu'elle le doit, et qu'elle ne se soumette point, quand elle juge avec fondement qu'elle ne le doit pas faire ; mais il faut bien prendre garde à ne se pas tromper.

VI.

LA piété est essentiellement différente de la superstition. Pousser la piété jusqu'à la superstition, c'est la détruire. Les hérétiques nous reprochent cette

soumission superstitieuse. C'est faire ce qu'ils nous reprochent, que d'exiger la soumission dans les choses qui ne font pas matière de soumission.

VII.

IL n'y a rien de si conforme à la raison, que le désaveu de la raison dans les choses qui sont de foi; et rien de si contraire à la raison, que le désaveu de la raison dans les choses qui ne sont pas de foi. Ce sont deux excès également dangereux, d'exclure la raison, et de n'admettre que la raison.

VIII.

LA foi dit bien ce que les sens ne

ne disent pas, mais jamais le contraire. Elle est au dessus, et non pas contre.

IX.

Si j'avois vu un miracle, disent certaines gens, je me convertirois, je croirois. Ils ne parleroient pas ainsi, s'ils savoient ce que c'est que conversion et foi. Ils s'imaginent qu'il ne faut pour cela que reconnoître qu'il y a un Dieu, et que l'adoration consiste à lui tenir certains discours, tels à peu-près que les païens en faisoient à leurs idoles. Mais la conversion et la foi véritable consistent à s'anéantir devant cet être souverain qu'on

a irrité tant de fois, à reconnoître qu'on ne peut rien sans lui, et qu'on n'a mérité de lui que sa disgrace; elles consistent à connoître qu'il y a une opposition infinie entre Dieu et nous, et que, sans un médiateur, il ne peut y avoir de commerce entre deux extrêmes aussi distans l'un de l'autre.

X.

NE vous étonnez pas de voir des personnes simples croire sans raisonnement. Dieu leur donne l'amour de sa justice et la haine d'eux-mêmes. Il incline leur cœur à croire. On ne croira jamais d'une créance utile et de

foi, si Dieu n'incline le cœur; et on croira dès qu'il l'inclinera : c'est ce que David reconnoissoit, lorsqu'il disoit : *Inclina cor meum, Deus, in testimonia tua.*

XI.

CEUX qui croient sans avoir examiné les preuves de la religion, c'est qu'ils ont dans le cœur une disposition toute sainte, et que ce qu'ils entendent dire de notre religion y est conforme. Ils savent qu'un Dieu les a faits; ils ne veulent aimer que lui; ils ne veulent haïr qu'eux-mêmes. Ils sentent qu'ils n'en ont pas la force; qu'ils sont incapables d'aller

à Dieu ; et que si Dieu ne vient à eux, ils ne peuvent avoir aucune communication avec lui. Et ils entendent dire dans notre religion, qu'il ne faut aimer que Dieu, et ne haïr que nous-mêmes ; mais qu'étant tous corrompus et incapables de Dieu, à cause de notre corruption, Dieu s'est fait homme pour s'unir à nous. Il n'en faut pas davantage pour persuader des hommes qui ont cette disposition dans le cœur, avec cette connoissance de leur devoir et de leur incapacité.

XII.

CEUX que nous voyons chré-

tiens, sans la connoissance des prophéties et des autres preuves, ne laissent pas d'en juger aussi bien que ceux qui ont cette connoissance. Ils en jugent par le cœur, comme les autres en jugent par l'esprit. C'est Dieu lui-même qui les incline à croire, et ainsi ils sont très-efficacement persuadés.

XIII.

J'AVOUE bien qu'un de ces chrétiens qui croient sans preuves, n'aura peut-être pas de quoi convaincre un infidèle; mais ceux qui savent les preuves de la religion, prouveront, sans

difficulté, que ce fidèle est véritablement inspiré de Dieu, quoiqu'il ne puisse le prouver lui-même.

§. X.

Pensées d'un homme qui commence à lire les Saintes Ecritures.

I.

En voyant l'aveuglement de l'homme, sa misère, et les contrariétés étonnantes qui se découvrent dans sa nature, en trouvant tout l'univers muet à cet égard, et l'homme sans lumière sur son état, abandonné à lui-même, et comme égaré dans ce coin du monde, sans savoir ni qui l'y a mis, ni ce qu'il y est venu faire, ni ce qu'il deviendra

en mourant, j'entre en effroi, comme un étranger qu'on auroit porté endormi dans une île déserte et effroyable, et qui s'éveilleroit sans connoître où il est, et sans avoir aucun moyen d'en sortir.

II.

JE vois d'autres personnes auprès de moi, de semblable nature. Je leur demande s'ils sont mieux instruits que moi, et ils me disent que non; et sur cela, ces misérables ayant regardé autour d'eux, et ayant vu quelques objets agréables qui leur ont plu, ils s'y sont attachés. Pour moi, je n'ai pu m'y arrêter, ni

me reposer dans la société de ces personnes semblables à moi, misérables comme moi, impuissantes comme moi. Je vois qu'ils ne m'aideroient pas à me connoître. Il faut donc faire comme si j'étois seul. Or si j'étois seul, je ne m'embarrasserois pas dans des occupations tumultuaires ; je ne chercherois l'estime de personne, mais je tâcherois seulement à découvrir la vérité.

III.

AINSI, considérant combien il y a d'apparence qu'il existe autre chose que ce que je vois, j'ai cherché si ce Dieu, dont tout le monde parle, n'auroit pas

laissé dans le monde quelque marque de lui. Je regarde de toutes parts, et ne vois par-tout qu'obscurité.

IV.

LA nature ne m'offre rien qui ne soit matière de doute et d'inquiétude. Si je n'y voyois rien qui marquât une divinité, je me déterminerois à n'en point croire ; et si je voyois par-tout les marques d'un créateur, je me reposerois en paix dans la foi. Mais voyant trop pour nier, et trop peu pour m'assurer, je suis dans un état à plaindre, et où j'ai souhaité cent fois que si un Dieu soutient la nature, elle le mar-

quât sans équivoque ; et que si les marques qu'elle en donne sont trompeuses, elle les supprimât tout-à-fait.

V.

DANS l'état où je me trouve, ignorant ce que je suis, et ce que je dois faire, je ne connois ni ma condition, ni mon devoir. Mon cœur tend tout entier à connoître où est le vrai bien, pour le suivre. Rien ne me seroit trop cher pour l'acquérir.

VI.

JE vois des multitudes de religions en plusieurs endroits du monde, et dans tous les tems ; mais elles n'ont ni morale qui

me puisse plaire, ni preuves dont je puisse me contenter. Ainsi j'aurois rejeté également la religion de Mahomet, et celle de la Chine, et celle des anciens Romains, et celle des Egyptiens, par cette seule raison que l'une n'ayant pas plus de marques de vérité que l'autre, la raison ne peut pencher plutôt vers l'une que vers l'autre.

VII.

MAIS, en considérant ainsi cette inconstance et cette bizarre variété de mœurs et de doctrines, dans les divers tems et les diverses contrées, je trouve, dans une

une petite partie du monde, un peuple particulier, séparé de tous les autres peuples de la terre, et dont les histoires précèdent, de plusieurs siècles, les plus anciennes que nous ayons. Je trouve donc ce peuple antique, nombreux et puissant, qui adore un seul Dieu, et qui se conduit par une loi qu'il dit tenir de sa main.

VIII.

Les chefs de ce peuple, et tous ceux qui le composent, soutiennent qu'ils sont les seuls au monde auxquels Dieu a révélé ses mystères; que tous les hommes sont corrompus et dans la

disgrace de Dieu; qu'ils sont tous abandonnés à leurs sens et à leur propre esprit, et que delà viennent les étranges égaremens, et les changemens continuels de religion et de coutumes qui se voient chez les autres peuples; au lieu qu'eux demeurent inébranlables dans leur conduite, mais que Dieu ne laissera pas les autres peuples dans ces ténèbres ; qu'il viendra un libérateur pour tous; qu'ils sont formés pour être les hérauts de ce grand événement, et pour appeler tous les peuples à s'unir à eux dans l'attente de ce libérateur.

IX.

LA rencontre de ce peuple m'étonne, et me semble digne d'une extrême attention, par la quantité de choses admirables et singulières qui y paroissent. C'est un peuple tout composé de frères ; et au lieu que les autres sont formés de l'assemblage d'une infinité de familles, celui-ci, quoique si étrangement abondant, est tout sorti d'un seul homme. Etant ainsi membres les uns des autres, ils composent une puissance extrême d'une seule famille. Cela est unique.

X.

CE peuple est le plus ancien

qui soit dans la connoissance des hommes, ce qui me semble lui devoir attirer une vénération particulière, et principalement dans la recherche que nous faisons, puisque si Dieu s'est de tout tems communiqué aux hommes, c'est à ceux-ci qu'il faut recourir pour en savoir la tradition.

XI.

Ce peuple n'est pas seulement considérable par son antiquité, mais il est encore singulier en sa durée, qui a toujours continué depuis son origine jusqu'à maintenant; car au lieu que les peuples de Grèce, de Rome, d'Italie, de Lacédémone, d'Athènes,

de Rome, et les autres qui sont venus si long-tems après, ont cessé d'être, celui-ci subsiste toujours; et malgré les entreprises de tant de puissans rois qui ont essayé de le faire périr, comme les historiens le témoignent, il s'est toujours conservé; et s'étendant depuis les premiers tems jusqu'aux derniers, son histoire enferme, dans sa durée, celle de toutes les autres histoires.

XII.

LA loi par laquelle ce peuple est gouverné, est tout ensemble la plus ancienne loi du monde, la plus parfaite, et la seule qui ait toujours été gardée sans in-

terruption dans un état. Elle est si ancienne, que le nom même de loi n'a été connu des plus anciens écrivains, que plus de mille ans après; ensorte qu'Homère, qui a parlé de tant de peuples, ne s'en est jamais servi.

XIII.

IL est aisé de juger de la perfection de cette loi par sa simple lecture, où l'on voit qu'on y a pourvu à toutes choses avec tant de sagesse, tant d'équité, tant de jugement, que les plus anciens législateurs Grecs et Romains en ayant eu connoissance, en ont emprunté leurs principales lois; ce qui paroît par celles qu'on

appelle les *douze tables*, et par les autres preuves que Joseph en donne.

XIV.

MAIS cette loi est en même tems la plus sévère et la plus rigoureuse de toutes, obligeant ce peuple, pour le retenir dans le devoir, à mille observations particulières et pénibles, sous peine de la vie; de sorte que c'est une chose étonnante qu'elle se soit toujours conservée durant tant de siècles, parmi un peuple rebelle et impatient du joug, comme celui-ci, pendant que tous les autres états ont changé de tems en tems leurs lois, quoique tout

autrement faciles à observer.

XV.

CE peuple est encore admirable par sa sincérité. Ils gardent avec amour et fidélité le livre où Moyse déclare qu'ils ont toujours été ingrats envers Dieu, et qu'il sait qu'après sa mort ils le seront encore davantage ; que Dieu, s'irritant contre eux, les dispersera parmi tous les peuples de la terre ; que comme ils l'ont irrité, en adorant des dieux qui n'étoient point leurs dieux, il les irritera, en appelant un peuple qui n'étoit point son peuple. Cependant ce livre qui les déshonore en tant de façons,

ils le conservent aux dépens de leur vie. C'est une sincérité qui n'a point d'exemple dans le monde, ni sa racine dans la nature.

XVI.

Au reste, je ne trouve aucun sujet de douter de la vérite du livre qui contient toutes ces choses ; car il y a bien de la différence entre un livre que fait un particulier, et qu'il jette parmi le peuple, et un livre qui fait lui-même un peuple. On ne peut douter que le livre ne soit aussi ancien que le peuple.

XVII.

C'est de plus un livre fait par

des contemporains. Toute histoire qui n'est pas contemporaine est suspecte, comme les livres des Sybilles et de Trismégiste, et tant d'autres qui ont eu crédit au monde, et qui se trouvent faux dans la suite des tems. Mais il n'en est pas de même des auteurs contemporains.

XVIII.

QU'IL y a de différence d'un livre à un autre! Je ne m'étonne pas de ce que les Grecs ont fait l'Iliade, ni les Egyptiens et les Chinois leurs histoires. Il ne faut que voir comment cela est né. Ces historiens fabuleux ne sont pas contemporains des choses

dont ils parlent. Homère fait un roman, qu'il donne pour tel. Il ne pensoit pas aussi à en faire une histoire. La beauté de l'ouvrage le fait durer. Tout le monde en parle. Il faut le savoir; on l'apprend par cœur. Quatre cens ans après, les témoins des choses ne sont plus vivans. Personne ne sait plus, par sa propre connoissance, si c'est une fable ou une histoire: on l'a seulement appris de ses ancêtres; cela peut passer pour vrai.

§. XI.

Les Juifs.

I.

DIEU voulant faire paroître qu'il pouvoit former un peuple saint, d'une sainteté invisible, et le remplir d'une gloire éternelle, a fait dans les biens de la nature, ce qu'il devoit faire dans ceux de la grace, afin qu'on jugeât qu'il pouvoit faire les choses invisibles, puisqu'il faisoit bien les visibles. Il a donc sauvé son peuple du déluge, dans la personne

personne et la famille de Noé; il l'a fait naître d'Abraham; il l'a délivré de ses ennemis, et l'a conduit dans une terre d'abondance et de repos.

II.

L'OBJET de Dieu n'étoit pas de sauver du déluge, et de faire naître d'Abraham tout un peuple, simplement pour l'introduire dans une terre abondante; mais comme cette terre est une image de la grace, aussi ces miracles visibles sont les images des invisibles qu'il vouloit opérer.

III.

UNE autre raison pour la-

quelle il a formé le peuple Juif, c'est qu'ayant dessein de priver les siens des biens charnels et périssables, il vouloit montrer par tant de miracles, que ce n'étoit pas par impuissance.

IV.

CE peuple, plongé dans les idées terrestres, étoit persuadé que Dieu aimoit leur père Abraham, sa chair et ce qui en sortiroit, et que c'étoit pour cela qu'il les avoit multipliés, et distingués de tous les autres peuples, sans souffrir qu'ils s'y mêlassent; qu'il les avoit retirés de l'Egypte, avec tous ces grands prodiges qu'il fit en leur faveur;

qu'il les avoit nourris de la manne dans le désert ; qu'il les avoit établis dans une terre heureuse et fertile ; qu'il leur avoit donné des rois, et un temple pour y offrir des animaux, et pour être purifiés par l'effusion du sang des victimes, et qu'il leur devoit enfin envoyer le Messie, pour les rendre maîtres de tout le monde.

V.

Les Juifs étoient accoutumés aux miracles ; et n'ayant regardé les grands coups du passage de la mer Rouge, et de la conquête de la terre de Chanaan, que comme un abrégé de ce que leur Messie feroit pour eux, ils

attendoient de lui des choses encore plus éclatantes, et dont tout ce qu'avoit fait Moyse n'étoit que l'échantillon.

VI.

ILS avoient donc vieilli dans cette erreur, lorsque Jesus-Christ est venu dans le tems prédit, mais non dans l'éclat attendu; et ainsi ils n'ont pas pensé que ce fût lui. Après sa mort, les apôtres sont venus apprendre aux hommes que le royaume de Dieu n'étoit point dans la chair, mais dans l'esprit; que les ennemis des hommes n'étoient pas les Egyptiens, ni les Babyloniens, mais leurs passions; que Dieu ne se

plaisoit pas aux temples faits de main d'homme, mais en un cœur pur et humilié ; que la circoncision du corps étoit inutile, mais qu'il falloit celle du cœur, etc.

VII.

Les Juifs avoient des miracles, des prophéties qu'ils voyoient accomplies, et la doctrine de leur loi étoit de n'adorer et de n'aimer que Dieu ; et sous ce rapport, elle étoit perpétuelle. Mais il faut distinguer la doctrine des Juifs charnels et grossiers, d'avec la doctrine de leur loi ; or la doctrine de ces Juifs n'étoit pas la vraie, quoiqu'ils eussent, pour motifs de leur confiance, les mi-

racles et les prophéties, parce qu'elle n'avoit point cet autre point, qui est de n'adorer et de n'aimer que Dieu.

VIII.

LES Juifs charnels n'entendoient ni la grandeur ni l'abaissement du Messie prédit par leurs prophéties. Ils l'ont méconnu dans sa grandeur, comme quand il est dit, que le Messie sera Seigneur de David, quoique son fils; qu'il est devant Abraham, et qu'il l'a vu, etc. Ils ne le croyoient pas si grand, qu'il fût de toute éternité. Ils l'ont méconnu de même dans son abaissement et dans sa mort. Le Messie, disent-

ils, demeure éternellement, et celui-ci dit qu'il mourra. Ils ne le croyoient donc, ni mortel par son choix, ni éternel par sa nature; et ils ne cherchoient en lui qu'une grandeur charnelle.

IX.

CEUX qui ont peine à croire, en cherchent un prétexte en ce que les Juifs ne croient pas. Si cela étoit si clair, dit-on, pourquoi ne croyoient-ils pas? Mais c'est leur refus même de croire qui est le fondement de notre foi. S'ils étoient des nôtres, nous aurions un bien plus ample prétexte d'incrédulité et de défiance. Il est admirable de voir des

Juifs, grands amateurs des choses prédites, et grands ennemis de l'accomplissement, et que cette aversion même ait été prédite.

X.

IL falloit que, pour donner créance au Messie, il y eût des prophéties précédentes, et qu'elles fussent confiées à des gens non suspects, et d'une diligence, d'une fidélité, d'un zèle extraordinaire, et connu de toute la terre. Pour cela, Dieu a choisi un peuple charnel, auquel il a donné en dépôt les prophéties qui prédisent le Messie comme libérateur et dispensateur des biens temporels que ce peuple

aimoit. Ainsi, les Juifs ont eu une ardeur extraordinaire pour leurs prophètes, et ils ont porté à la vue de tout le monde, les livres où le Messie est prédit, assurant toutes les nations qu'il devoit venir, et en la manière prédite dans leurs livres, qu'ils tenoient ouverts à tout le monde. Mais étant déçus, par l'avénement ignominieux et pauvre du Messie, ils ont été ses plus grands ennemis ; de sorte que voilà le peuple du monde le plus suspect de nous favoriser, qui, par le zèle qu'il a pour sa loi, et pour les prophètes, porte et conserve, avec une exactitude in-

corruptible, et sa condamnation et nos preuves.

XI.

CEUX qui ont rejeté et crucifié Jesus-Christ, parce qu'il leur a été en scandale, sont ceux qui portent les livres où il est écrit, qu'il sera rejeté et en scandale. Ainsi ils ont marqué que c'étoit lui, en le refusant; et il a été également prouvé, et par les Juifs justes qui l'ont reçu, et par les injustes qui l'ont rejeté, l'un et l'autre ayant été prédit.

XII.

C'EST pour cela que les pro-

phéties ont un sens caché ; le spirituel dont ce peuple étoit ennemi, sous le charnel qu'il aimoit. Si le sens spirituel eût été découvert, les Juifs n'étoient pas capables de l'aimer ; et ne pouvant le porter, ils n'eussent pas eu de zèle pour la conservation de leurs livres et de leurs cérémonies ; et s'ils avoient aimé les promesses spirituelles, et qu'ils les eussent conservées incorrompues jusqu'au Messie, leur témoignage n'eût pas eu de force. Voilà pourquoi il étoit bon que le sens spirituel fût couvert.

XIII.

MAIS, d'un autre côté, si le

sens eût été tellement caché, qu'il n'eût point du tout paru, il n'eût pu servir de preuve au Messie. Qu'a-t-il donc été fait ? Ce sens a été couvert dans la foule des passages, et a été découvert dans quelques-uns ; et ce sens spirituel a été si clairement expliqué en quelques endroits, qu'il falloit un aveuglement pareil à celui que la chair jette dans l'esprit, quand il lui est assujetti, pour ne le pas reconnoître.

XIV.

VOILA donc quelle a été la conduite de Dieu. Le sens spirituel est couvert d'un autre en une infinité d'endroits, et découvert

couvert en quelques-uns ; mais en telle sorte néanmoins, que les lieux où il est caché sont *équivoques*, au lieu que les lieux où il est découvert sont *univoques*, et ne peuvent convenir qu'au sens spirituel ; tellement que cela ne pouvoit induire en erreur, et qu'il n'y avoit qu'un peuple aussi charnel que celui-là qui pût s'y méprendre.

XV.

QUAND les biens leur étoient promis en abondance, qui les empêchoit d'entendre les véritables biens, sinon leur cupidité, qui déterminoit ce sens aux biens de la terre ? Mais ceux qui

ne connoissoient de biens qu'en Dieu, les rapportoient uniquement à Dieu ; car il y a deux principes qui partagent les volontés des hommes, la cupidité et la charité. Ce n'est pas que la cupidité ne puisse demeurer avec la foi, et que la charité ne subsiste avec les biens de la terre ; mais la cupidité use de Dieu et jouit du monde ; la charité, au contraire, use du monde et jouit de Dieu.

XVI.

LA dernière fin est ce qui donne le nom aux choses. Tout ce qui nous empêche d'y arriver, est appelé ennemi. Ainsi, les

créatures, quoique bonnes, sont ennemies des justes, quand elles les détournent de Dieu; et Dieu même est ennemi de ceux dont il trouble la convoitise.

XVII.

LE mot ennemi dépendant de la fin, les justes d'entre les Juifs entendoient par-là leurs passions, et les charnels entendoient les Babyloniens; de sorte que ce terme n'étoit obscur que pour les injustes, et c'est ce que dit Isaïe : Tenez ma loi scellée, et comme cachetée parmi mes disciples, *signa legem in discipulis meis* (Is. v. 16.); et que le Messie sera une pierre de scandale,

(*id.* v. 14.). Osée le dit aussi: *Où est le sage, et il entendra ce que je dis; car les voies de Dieu sont droites; les justes y marcheront; mais les méchans y trébucheront.* (Osée, 14, 10.)

XVIII.

LE tems du premier avénement de J. C. est prédit; le tems du second ne l'est point, parce que le premier devoit être caché, au lieu que le second doit être éclatant, et tellement manifeste, que ses ennemis mêmes le reconnoîtront. Mais comme il ne devoit venir dans le premier que pour être connu seulement de ceux qui sonderoient les écritu-

res, Dieu avoit tellement disposé les choses, que tout servoit à le faire reconnoître. Les Juifs le prouvoient en le servant, car ils étoient les dépositaires des prophéties; et ils le prouvoient aussi en ne le servant point, parce qu'en cela ils accomplissoient les prophéties.

XIX.

LA religion Juive est toute divine dans son autorité, dans sa durée, dans sa perpétuité, dans sa morale, dans sa conduite, dans sa doctrine, dans ses effets, etc. Elle a été formée sur la ressemblance de la vérité du Messie; et la vérité du Messie a été

reconnue par la religion des Juifs, qui en étoit la figure.

XX.

PARMI les Juifs, la vérité n'étoit qu'en figure, dans le ciel elle est découverte; dans l'église elle est couverte, et reconnue en même tems, par le rapport qu'elle a clairement avec la figure. La figure a été faite pour la vérité, et la vérité a été reconnue sur la figure.

XI.

LES Juifs étoient de deux sortes; les uns n'avoient que des affections payennes, les autres avoient des affections chrétien-

nes. Le Messie, selon les Juifs charnels, devoit être un grand prince temporel. Selon les chrétiens charnels, il est venu nous donner des sacremens qui opèrent tout sans nous. Ni l'un, ni l'autre, n'est la religion chrétienne; mais les vrais Juifs et les vrais chrétiens ont reconnu un Messie qui les feroit aimer Dieu, et par cet amour triompher de leurs ennemis.

XXII.

Le voile qui est sur les écritures des Juifs, y est aussi pour les mauvais chrétiens, et pour tous ceux qui ne se haïssent pas eux-mêmes. Mais qu'on est bien

disposé à les entendre, et à connoître J. C., quand on se hait véritablement soi-même !

XXIII.

LES Juifs charnels tiennent le milieu entre les chrétiens et les payens. Les payens ne connoissent point Dieu, et n'aiment que la terre. Les Juifs charnels connoissent Dieu, et n'aiment que la terre. Les vrais chrétiens connoissent le vrai Dieu, et n'aiment point la terre. Les Juifs et les payens aiment les mêmes biens. Les Juifs et les chrétiens connoissent le même Dieu.

XXIV.

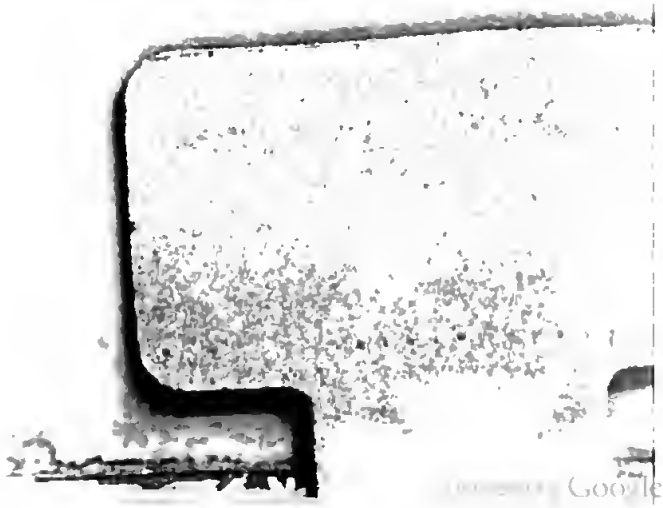
LA religion des Juifs sembloit

consister essentiellement en la parenté d'Abraham, en la circoncision, aux sacrifices, aux cérémonies, en l'arche, au temple de Jérusalem, et enfin en la loi et l'alliance de Moïse. Or je dis qu'elle ne consistoit en aucune de ces choses, mais seulement en l'amour de Dieu, et que Dieu réprouvoit toutes les autres choses. Je vois en effet qu'il est écrit, dans les livres de cette religion, que Dieu n'avoit point d'égard au peuple charnel qui devoit sortir d'Abraham; que les Juifs devoient être punis comme les étrangers, s'ils l'offensoient, et les étrangers reçus

comme les Juifs, s'ils l'aimoient; que les vrais Juifs ne considéroient leur mérite, que comme venant de Dieu, et non d'Abraham; que la circoncision du cœur étoit ordonnée; que l'amour de Dieu étoit recommandé; que, faute de cet amour, les Juifs seroient réprouvés par leurs crimes, et les payens élus à leur place; que Dieu feroit une nouvelle alliance par le Messie, et que l'ancienne seroit rejetée; que le temple et les sacrifices le seroient aussi; que la sacrificature d'Aaron seroit réprouvée, et celle de Melchisedech rétablie par le Messie; enfin que les Juifs

devoient être sans prophètes, sans rois, sans princes, sans sacrifices, sans autels, et que néanmoins ils subsisteroient toujours en peuple distinct et séparé des autres.

XXV.

CE peuple est véritablement un peuple fait exprès pour servir de témoin au Messie. Il porte les livres sacrés, et il les aime, et cependant il ne les entend point, et tout cela a été prédit; car il est dit que les jugemens de Dieu lui seront confiés, mais comme un livre scellé.

Fin du premier volume.